

Le Mécanome

Le Mécanome

Pièce en cinq mouvements
pendulaires et aléatoires.

Personnages :

- Sandor, mathématicien voyageur.
- Le Diable Feliscio.
- Velvet, fille (plus ou moins) publique et mystique.
- L'Evêque Reinulf Von Damenbrett zu Dämonspiel.
- Le fantôme de l'Horloger Willibald Pyr Fingerbold.
- Les Bourgeois :
 - Le Bourgmestre Berthold Von Falkenbourg.
 - Wolfram.
 - Hoffmann.
 - Gotring.
 - Ludenbar.
- Les Automates :
 - Un chevalier en armure/l'homme.
 - Une Dame en hennin/la demoiselle.
 - L'Empereur Frédéric Barberousse.
- Les Experts :
 - Bourrin.
 - Petijaunâtre.

L'Histoire doit se dérouler dans la ville imaginaire de Limerick au sein du Saint Empire romain Germanique qui, on ne sait comment, existe encore. Le personnage du diable doit être joué par un(e) enfant ou un jeune adolescent(e). Le bruit de l'horloge sera rendu par une grande crécelle d'orchestre.



Premier mouvement pendulaire et aléatoire - L'horloge est l'arrêt.

La scène se passe dans la salle du Conseil Municipal de la ville de Limerick aménagée avec un faste discret mais néanmoins efficace : quelques bannières historiées qui pendent du plafond, des tentures, des portraits de bourgmestres ... etc. Les quatre bourgeois conseillers prennent place, une grande chope de bière devant eux.

Wolfram : Nous sommes tous présents. Bien. Notre bourgmestre Von Falkenbourg aura quelque retard m'a-t-on dit. Aussi je déclare ouverte cette séance du conseil municipal.

Hoffmann : Si Berthie n'est pas là qu'est-ce que nous allons bien pouvoir nous dire ?

Gotring : Comment dites-vous ? Berthie ?

Ludenbar : Ne savez-vous donc le petit nom charmant que l'on donne à notre cher bourgmestre ?

Gotring : Ma foi non. Je vis très retiré comme vous le savez. Berthie ! Mais en voilà du ridicule !

Wolfram : Diminutifs ou surnoms, ces choses ne sont pas à notre avantage le plus souvent. Pas vrai, Ludenbar ?

Ludenbar : Je ne vois point de quoi vous voulez parler.

Hoffmann : Ne vous dénomme-t-on Ludo ?

Ludenbar : Ma femme a, en effet, cette fâcheuse manie surtout lorsqu'elle a des paroles désagréables à me dire.

Wolfram : La chose se produit souvent je présume ?

Ludenbar : Hélas !

Gotring : Ludo passe encore ; je n'y vois rien de bien méchant. Mais Berthie ! Cela fait ... Un peu ... Enfin vous voyez ce que je veux dire.

Hoffmann : Non je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Gotring : Ne faites pas l'enfant, Hoffmann.

Hoffmann : J'ai passé l'âge.

Ludenbar : Et sait-on pourquoi on l'appelle Berthie ?

Wolfram : Cela vient de Berthold.

Gotring : Ah ! Je vous le disais bien.

Wolfram : Allons, messieurs, nous parlons de notre bourgmestre !

Ludenbar : Oui et alors ?

Hoffmann : Tout le monde a le droit à un petit nom charmant.

Gotring : Vous trouvez cela charmant vous, Berthie ?

Ludenbar : Pour ma part, pas du tout.

Wolfram : Et que proposeriez-vous par hasard ?

Hoffmann : Berthou peut-être ?

Gotring : (riant) Et pourquoi pas Berthinou à ce compte !

Ludenbar : Cela ne nous dit pas pourquoi on lui a collé ce ridicule diminutif.

Wolfram : Ce qui est plaisant chez vous, Ludenbar, c'est votre suite dans les idées.

Ludenbar : Certes, ma femme me le dit souvent.

Gotring : Et quand elle vous donne du Ludo !

Ludenbar : Fort drôle !

Hoffmann : Je crois savoir pourquoi.

Les trois autres : Et bien ? Et bien ?

Hoffmann : C'est ma cousine, Hermengarde Volkenblutt qui me l'a dit.

Wolfram : Nous vous écoutons.

Hoffmann : Quelle langue de vipère !

Ludenbar : Vous parlez de votre cousine ?

Hoffmann : Bien entendu. Quoique votre femme n'est pas mal non plus.

Ludenbar : Je ne vous permets pas. Ma femme est une sainte.

Gotring : Ah ça oui. Toujours fourrée à l'église et entre deux patenôtres à bien noter qui vient et avec qui.

Ludenbar : Vous êtes des calomniateurs, d'immondes jaloux !

Hoffmann : Il n'y a aucune jalousie de notre part ; juste un constat d'évidence. Votre femme a une langue bien pendue, la bile active d'où son teint jaunâtre, la répartie assassine et tout sauf le coeur sur la main.

Ludenbar : Ma femme est seulement économe, ce qui demeure une vertu par les temps qui courent. Quant à son teint je n'en dirai pas moins de votre moitié qui, outre le fait d'être aussi haute que large, promène son air fleuri comme un bouquet de mai.

Hoffmann : Au moins fait-elle plus envie que pitié.

Ludenbar : Vous me répondrez de ceci, Hoffmann !

Hoffmann : Quand vous voudrez, Ludenbar.

Wolfram : Allons, messieurs les conseillers ! Se quereller le jour de la Sainte Aspasia !

Ludenbar : Non. Sainte Cunégonde.

Hoffmann : Non. Sainte Aspasia.

Wolfram : Bon, Sainte Aspasia-Cunégonde. Après tout la légende de ces deux Saintes n'est pas si établie qu'on ne les mette ensemble.

Hoffmann et Ludenbar : Comment !

Gotring : Peine perdue mon cher Wolfram. Toute votre proverbiale diplomatie n'y suffira point cette fois-ci. Les coqs ne sont jamais tant remontés que lorsqu'il s'agit des poules.

Hoffmann : (à Ludenbar) Voleur de poules municipales !

Ludenbar : Oui, certes j'adore les œufs mais je ne savais nullement qu'elles étaient municipales, ces poules. Et de plus elles se trouvent dans votre jardin.

Hoffmann : Nul n'est censé ignorer la loi. On me les avait confiées pour élevage et rente subsidiaire.

Ludenbar : Ce qui vous permettait de vous servir en toute quiétude. Qui vole un œuf vole un bœuf.

Hoffmann : Cela tombe bien ; moi j'ouvre les œufs par le gros bout.

Ludenbar : Non ! Le petit !

Hoffmann : Par le gros, vous dis-je !

Ludenbar : Le petit ! Le petit !

Hoffmann : Epouvantail mal famé !

Ludenbar : Baudruche suiffeuse ! Nilomètre !

Hoffmann : Quiche lorraine ! Pragmatique Sanction ! Cotylédon !

Ludenbar : Diagonale de Russel ! Pause ministérielle ! Barbe-à-Papa !

Wolfram : Messieurs ! Messieurs ! Je vous en prie, nous sommes censés régler les affaires de cette ville !

Ludenbar : Régler les affaires de la ville, lui ! Ce tas de charcuterie !

Hoffmann : J'en ai autant pour vous, escalope milanaise !

Wolfram : Un peu de tenue. Voici notre bourgmestre. (le bourgmestre fait son entrée)

Falkenbourg : Bien le bonjour, messieurs. Excusez mon retard, j'étais avec l'Evêque.

Les bourgeois : (debout) Bonjour, monsieur le bourgmestre.

Falkenbourg : Asseyez-vous chers collègues ; prenez place je vous prie. Ce conseil sera bref comme je l'espère car nous n'avons pour cette fois pas beaucoup de domaines à traiter m'a-t-on dit.

Wolfram : Oui monsieur le bourgmestre mais ils sont importants.

Falkenbourg : Bonne raison pour les traiter au plus vite car nos

scribes ont bien dû les aménager au mieux de l'intérêt. Je vous écoute.

Ludenbar : Nous avons à évoquer l'aménagement de la place du marché aux bestiaux et du bureau des poids et mesures.

Falkenbourg : Je croyais ce dossier bouclé une fois pour toutes. Quant aux poids n'était-il pas question d'adopter la livre de Kurlande ?

Gotring : Peuh ! Ce pays de sudistes !

Falkenbourg : Peut-être mon cher Gotring mais c'est avec eux que se traite l'essentiel de notre commerce du bétail, que je sache.

Hoffmann : Il n'y a pas que le commerce du bétail.

Falkenbourg : Ah oui ! Celui de la dentelle peut-être ? Là où vous avez tous vos intérêts, cher Hoffmann.

Ludenbar : Mais monsieur le bourgmestre la dentelle a du bon tout comme le drap ou le bois de chauffe.

Falkenbourg : Je n'en disconviens pas mais il faudrait pour cela que les affaires marchent.

Wolfram : Hélas vous n'avez pas tort, monsieur le bourgmestre.

Falkenbourg : J'ai toujours raison.

Ludenbar : Si vous le dites.

Falkenbourg : En douteriez-vous, par hasard ?

Ludenbar : (précipitamment) Non, non, bien sûr monsieur le bourgmestre. Toutefois les affaires pourraient mieux marcher...

Gotring : Ah ! Si les choses pouvaient revenir comme autrefois !

Hoffmann : Oui. Du temps où cette maudite horloge n'existait pas.

Wolfram : Mais qui a donc eu l'idée de la faire installer ? (les autres restent silencieux mais désignent le bourgmestre du doigt) Ah ! Euh ! Oui. Ce n'était point une mauvaise idée après tout de se régler sur une heure mécanique.

Falkenbourg : (sarcastique) C'est cela le progrès, mes chers collègues. Avec une bonne mécanique on fait bien marcher le peuple. Il se lève à l'heure et se couche tôt après une bonne journée de labeur. Il prend ses repas à heure fixe, il aime, prie, se démène selon le parcours de ces deux aiguilles et ne pense à autre chose que d'éviter d'être en retard.

Wolfram : Sauf, monsieur le bourgmestre, sans vouloir vous offenser, l'horloge ne fonctionne pas.

Falkenbourg : (agacé) Je sais ! Je sais ! Ce silence est insupportable et un vil prétexte pour nos concitoyens pour ne rien faire d'honnête.

Gotring : Après tout le silence a du bon.

Falkenbourg : Ah oui, vraiment ?

Gotring : Mais oui, monsieur le bourgmestre. Cela évite de se réveiller en sursaut au moment de la sieste ; de même on peut rester un peu plus dans son lit le matin en regardant le soleil se lever et...

Falkenbourg : (méprisant) Je savais bien que vous étiez un peu poète, Gotring. A-t-on d'autres dossiers à l'ordre du jour messieurs ?

Wolfram : Oui, monsieur le bourgmestre. Premièrement la concession des eaux usées à la confrérie des ladres.

Falkenbourg : De quoi s'agit-il ?

Wolfram : Et bien les ladres ont réclamé la possibilité de faire leurs ablutions avec les eaux usées des personnes bien portantes car comme cela on ne pourra les accuser de gâter de l'eau pure réservée justement aux personnes en bonne santé.

Ludenbar : Mais voilà qui est absurde ! En quoi de l'eau moins propre les aiderait-elle à mieux se laver ?

Gotring : Ce n'est pas une question de propreté mais de préséance, n'est-ce pas ?

Falkenbourg : Très bien pensé, Gotring. Où va-t-on si l'eau propre ne peut être consommée par des gens propres ! Que demandent-ils ?

Wolfram : La gratuité de l'eau usée et la construction par la ville d'une canalisation desservant leur hospice.

Hoffmann : Encore une chose qui va coûter cher à nos chers concitoyens.

Falkenbourg : Pour la gratuité je pense que nous pouvons la leur accorder. Après tout ils ne demandent rien d'autre que de se brancher sur un égout commun. Par contre pour financer ce dernier il nous faut les taxer sur les aumônes qu'ils reçoivent dans nos églises. Un petit quinze pour cent devrait suffire. J'en parlerai à l'Evêque quand je le reverrai.

Wolfram : Je vois, monsieur le bourgmestre, que vous avez toujours l'esprit vif lorsqu'il s'agit de finances.

Falkenbourg : Que voulez-vous, cher Wolfram, Je n'ai pas été pour rien inspecteur des quittances.

Gotring : Oui mais il y a tout de même un problème.

Falkenbourg : Encore ! Lequel ?

Gotring : Un problème moral.

Hoffmann : Vous voyez la morale partout, Gotring.

Gotring : Peut-être mais je ne suis point le seul.

Falkenbourg : Parlez donc.

Gotring : Nous sommes bien d'accord que la population ne porte pas les ladres dans son coeur. Ils sont sales, mal élevés, fainéants et ils empestent tout sauf la rose. Ceci dit ils jouent leur rôle de façon parfaite, sans se plaindre, campés sous le porche de nos églises. Qu'il neige, qu'il pleuve, vente, les voilà fidèles aux postes nous rappelant sans broncher l'injustice de la Fortune,

cette cruelle qui peut du jour au lendemain faire de nous ce qu'ils sont sans retour. Voici pourquoi nous leur donnons notre obole avec satisfaction et je dirais même avec triomphe car, outre le fait de se dire je ne suis donc pareil que toi, on dit au ladre qui nous en remercie : tu vois comme je suis bon et je compatis à ta disgrâce. Bien entendu les esprits chagrins – n'est-ce pas Ludenbar – aussitôt vont encore arguer qu'ils se précipiteront en taverne pour la boire mais après tout cela fait marcher le petit commerce et l'industrie de la boisson.

Falkenbourg : Je ne vois où est la morale dans tout votre exposé.

Gotring : Et bien si, monsieur le bourgmestre : taxer l'obole à quinze pour cent revient à dire je te donne l'obole mais tu me rends la monnaie. Comme si j'achetais en quelque sorte ma satisfaction avec un droit de douane. Cela n'est ni moral ni juste.

Les autres bourgeois : Il n'a pas tort.

Falkenbourg : Je vois. Je ne sais comment je dois prendre ceci.

Wolfram : En effet, cela peut vous être reproché monsieur le bourgmestre. Ne pas donner la complétude de l'obole peut paraître mesquin voire immoral.

Falkenbourg : Tout de suite les grands mots ! Et comment financera-t-on les travaux pour les eaux usées ? (un silence) Je vous vois bien tant que vous y êtes ! Pour critiquer nous sommes forts mais ensuite quand il s'agit de trouver des solutions réalistes nous n'avons plus personne.

Hoffmann : Je crois que j'ai une idée.

Falkenbourg : Dites toujours, cela nous distraira.

Hoffmann : Il est exclu, nous en sommes bien d'accord, d'augmenter les impôts de nos concitoyens pour ce faire ?

Tous : Exclu !

Ludenbar : Des impôts on en paie bien assez !

Gotring : Bien trop ! (il s'endort en bâillant bruyamment)

Wolfram : Sur tout et n'importe quoi.

Hoffman : Et oui, cela a commencé avec cette taxe sur les places de devant à l'église. D'abord ce fut le dimanche et puis en semaine. Résultat, tous les premiers rangs sont vides et on se bat comme des chiffonniers pour les derniers rangs.

Falkenbourg : Les premiers seront les derniers et inversement ; la dite taxe a permis de financer en partie le réseau des fontaines de la ville.

Ludenbar : Certes, monsieur le bourgmestre, certes mais la taxe sur la pureté de l'eau était-elle si nécessaire ?

Falkenbourg : Absolument. Comment voulez-vous que nos concitoyens soient rassurés sans cela ? Une eau sans aucune qualification demeure suspecte n'est-ce pas ? À moins qu'elle ne jaillisse de sa source et encore !

Ludenbar : Vous avez raison. Qui sait après tout si des bergers ne s'y soulagent point rien que pour embêter ceux de l'aval ?

Wolfram : Ah Ludenbar ! Vous et vos trivialités !

Ludenbar : Je connais l'âme humaine ; je suis sans illusions.

Hoffmann : Et cet impôt sur les attelages ! Voilà qui est ruineux et contraire aux affaires.

Falkenbourg : Vous voulez parler de la taxe à l'essieu ou bien des péages au parcage ?

Hoffmann : Les deux, monsieur le bourgmestre.

Falkenbourg : La taxe à l'essieu n'est que justice puisque l'on paie au poids et à la charge du véhicule. Comment réparer nos routes défoncées par ces énormes charrois si nous ne les mettons pas à contribution ? Préférez-vous pour le bonheur des affaires que nous ayons des voies en fondrières ? Allons, Hoffmann, un peu de raison voulez-vous. Quant à la taxe au parcage je tiens à vous rappeler qu'elle sert à rétribuer nos archers ainsi qu'à vous donner votre salaire, messieurs les conseillers. Salaires que je songe à diminuer, d'ailleurs.

Tous : Quoi ! Comment ! Ah c'est trop fort !

Falkenbourg : Du calme messieurs. Les temps sont durs ; comme vous l'avez dit tantôt les affaires sont au point mort. Rien ne marche à cause de cette horloge qui ne veut en rien fonctionner et... (On entend un grand craquement puis un grand bruit de crécelle pendant environ dix secondes puis le silence retombe ; il se produit un coup de sonnerie de type Big Ben qui les fait tous trembler).

Wolfram : Le pire c'est ça !

Gotring : (se réveillant en sursaut) Ça y est ! Elle remarque !

Hoffmann : Mais non idiot, rendors-toi !

Ludenbar : C'était trop beau.

Wolfram : Elle nous fait ce cirque au moins cinq fois par jour.

Falkenbourg : Sept. Je les ai comptés.

Hoffmann : De la vraie torture.

Wolfram : Un supplice chinois.

Gotring : Ne peut-on faire quelque chose ?

Ludenbar : Il faut faire quelque chose. (Un silence et tous se tournent vers le bourgmestre)

Falkenbourg : (les yeux au ciel, évasif) Je vous ai compris, mes chers administrés. Je vous ai compris.

Tous : Mais encore ?

Falkenbourg : La chose demeure ardue. Je vous rappelle aussi que notre horloger municipal est parti pour une vie meilleure et que nous n'avons jusqu'ici trouvé personne pour le remplacer.

Wolfram : Pourtant nous en avons fait des appels d'offres !

Hoffmann : Des jurys de sélection !

Gotring : Des commissions d'admission !

Ludenbar : Des épreuves d'admissibilité !

Wolfram : Et tout cela en vain. (un grand silence)

Falkenbourg : Messieurs, dois-je vous mettre en mémoire que les problèmes de l'horloge n'étaient aucunement à l'ordre du jour de ce conseil ?

Ludenbar : Monsieur le bourgmestre vous êtes bien bon mais le reste n'est que petite bière. À quoi nous sert de palabrer tant et tant sur le nom d'une nouvelle rue, le fait de prélever l'impôt à la source ou encore du juste prix des tarifs des ordures si nous ne savons quel temps se fait en ce moment ?

Falkenbourg : (froidelement) Chaque chose en son temps, conseiller Ludenbar.

Gotring : (à Hoffmann) Encore une de ses pirouettes.

Wolfram : Il demeure à l'ordre du jour le dossier des barbiers.

Falkenbourg : Quel est-il ?

Wolfram : Le plus grand problème que nous avons à résoudre en ce moment hormis l'horloge, monsieur le bourgmestre.

Falkenbourg : Je vous écoute.

Wolfram : Le poil dans les oreilles.

Falkenbourg : Vous dites !

Wolfram : Oui, le poil. Sauf votre respect, monsieur le bourgmestre. Les barbiers de la ville sont très remontés : ils menacent de se mettre en grève.

Falkenbourg : (riant) Vous plaisantez Wolfram !

Wolfram : (très grave) Le moins du monde. Si nous n'y portons pas remède nous allons finir tous barbus.

Hoffmann : Il n'a pas tort.

Gotring : Je souscris.

Ludenbar : De même.

Falkenbourg : Expliquez-vous.

Wolfram : Qu'y-a-t-il de plus terrible dans la vie hormis la peste, la guerre, la famine et une femme acariâtre ?

Les autres : Le poil dans les oreilles.

Ludenbar : D'abord cela fait négligé.

Gotring : Voire dégoûtant.

Hoffmann : Repoussant.

Wolfram : À partir de cinquante ans, on ne sait trop pourquoi il se met à pousser de manière sournoise dans et sur l'oreille. Il y a le poil bien noir que l'on repère vite mais aussi le blanc transparent qui ne se sent qu'au toucher. Une horreur !

Hoffmann : Avez-vous déjà essayé de dormir, monsieur le bourgmestre, en sachant qu'un poil vicieux se trouve sur le pavillon de l'une de vos oreilles et qu'au toucher il va se rappeler à votre bon souvenir ?

Falkenbourg : Ma foi, non. Je dors toujours sur mes deux oreilles.

Gotring : Avez-vous été à court de pince à épiler ou pire doté d'un de ces instruments inefficace ?

Ludenbar : Voilà pire que jamais ! Tenter vainement d'arracher le poil qui vous résiste sans y parvenir.

Falkenbourg : Qu'a-t-on donc mis dans la bière aujourd'hui ?

Hoffmann : Les meilleures pinces à épiler sont d'Angleterre.

Gotring : Je ne vous le fais pas dire mais hors de prix. Les Anglais sont donc si velus ?

Hoffmann : Non ils ont le sens du commerce.

Ludenbar : J'ai bien essayé la cire chaude à l'arraché mais cela ne marche point à tous les coups ; de plus mon épouse est contre.

Hoffmann : On se demande pourquoi.

Wolfram : Cela ne va pas recommencer !

Falkenbourg : (s'énervant) Mais je rêve éveillé ! N'a-t-on des

sujets plus pressants que celui-ci ? Et vous l'avez mis à l'ordre du jour avec publication à la population !

Ludenbar : La population est parfaitement au fait de ce problème, monsieur le bourgmestre.

Hoffmann : Elle adhère en tous points à nos préoccupations. Vas-y, Gotring.

Gotring : Monsieur le bourgmestre vos hautes fonctions vous éloignent quelque peu de la réalité de nos concitoyens. Je dois vous dire qu'ils s'en sont fait l'écho auprès de nos oreilles épilées déplorant que vous ne soyez plus accessible à leurs attentes.

Falkenbourg : Peuh ! Je les connais toutes leurs récriminations : moins d'impôts, plus de routes, un policier devant chaque pas de porte, dehors les étrangers, certes j'en oublie ...

Gotring : Et l'éradication du poil dans les oreilles grâce à une tarification spéciale.

Falkenbourg : C'est-à-dire ?

Gotring : Que les barbiers en vous faisant la barbe se chargent aussi de vous ôter le poil de ces appendices auditifs.

Ludenbar : Justement les barbiers ne l'entendent de cette oreille : ils veulent un tarif séparé, conséquent, car la chose prend du temps, demande des outils spécifiques coûteux et pour les barbiers les plus déficients de la vue des lunettes qui ne leur sont pas remboursées à ce jour.

Falkenbourg : Mais c'est fou ! Cette ville est une ville de timbrés !
(un grand silence ; on entend un klak de l'horloge)

Wolfram : Monsieur le bourgmestre vous n'y êtes nullement ; passer son temps à s'épiler demeure une marque de parfaite civilisation. Il s'agit d'un travail manuel, certes et disons-le pas très noble mais on ne peut l'éviter. En cela nous nous différencions des bêtes qui ont du poil partout sur le corps. À ceux-là qui prétendent qu'il s'agit de l'état naturel je répond non, trois fois non ! Car les bêtes doivent se lécher souvent ou trouver quelqu'un pour le faire parmi leurs congénères car un poil mal léché peut attirer des parasites puis, de la sorte, vous gâter le caractère. Ne dit-on point un ours mal léché ? De toutes les façons tout le monde perd du temps, les uns à se lécher, les autres à se raser et à s'épiler. Ainsi mieux vaut confier ce soin à autrui moyennant juste rétribution que de le faire soi-même. On évite les accidents fâcheux si le barbier connaît son métier et on se satisfait ainsi d'avoir inventé l'eau tiède ainsi que la monnaie qui règle nos menus services. De la sorte tout le monde s'en trouve heureux : nous parce que nos oreilles sont dégagées, eux parce qu'ainsi ils se sentent utiles, pouvant espérer à force de travail acharné contre le poil rétif, faire fortune. Ce qui veut dire se payer des maisons, des voitures, des piscines, des serviteurs que l'on fait tourner en bourrique, des chaussures enfin confortables, des vêtements que l'on ne met qu'une fois, bref tout ce que nous avons et qu'ils nous envient avec fureur.

Ludenbar : (rêveur) Oui. Des voyages.

Hoffmann : Des voyages aussi.

Falkenbourg : Et quoi encore ?

Gotring : Des femmes, bien sûr !

Wolfram : C'est vous tantôt qui parliez de morale !

Falkenbourg : (applaudissant lentement) Bravo Wolfram ! Bravo ! Quelle tirade et quelle éloquence ! En somme toute, le poil c'est la vie.

Gotring : Parfaitement, monsieur le bourgmestre.

Falkenbourg : Permettez-moi de n'être à l'unisson. (un silence pesant) Vous voilà bien, vous les rêveurs, faiseurs de sottises idéales ! Non, non, vous n'y êtes vraiment pas ! Ne savez-vous point depuis le temps qu'on se fait de l'argent sur le malheur des gens, non leur bonheur ? Le bonheur ça coûte cher ! Bientôt, tel que je vous vois venir, vous allez me dire que l'impôt doit être équilibré, qu'il faut l'alléger, que certains de toutes les manières n'ont plus de quoi le payer, j'en passe des meilleures.

Hoffmann : Voyons, monsieur le bourgmestre, nous ne vous disons point une telle absurdité ; loin s'en faut.

Falkenbourg : (De plus en plus en colère) Je ne sais pourquoi je perds mon temps donc ma vie à écouter de telles sornettes sur les barbiers, les ladres, les tarifs du poil dans les oreilles et l'impôt des bancs d'église ! L'impôt doit-il être débonnaire ? Ah ça non par le diable à sept queues ! Il faut sentir le poids de l'impôt ; plus on en rajoute mieux c'est. Ainsi la chose devient le principal sujet de la conversation, la préoccupation de tout un chacun qui doit travailler dur pour le régler en temps et heure. Lorsqu'on a payé l'impôt on ne songe pas à divertissement, à conter fleurette ou bailler aux corneilles. On compte

le moindre liard, on se réjouit pour la moindre pièce gagnée, accumulée dans la douloureuse économie domestique. On en devient méchant à force et cela me ravit car régner sur un peuple méchant veut dire que l'on est puissant. (un silence)

Sandor : (entrant) Votre cas je suppose ?

Falkenbourg : Qui est cet homme et que vient-il faire ici ?

Wolfram : Il s'agit d'un étranger que j'ai fait arrêter hier.

Hoffmann : On ne veut pas d'étrangers dans notre ville.

Gotring : D'où sort-il celui là ?

Ludenbar : À quoi va-t-on le condamner ? (narquois) À payer l'impôt ?

Falkenbourg : Taisez-vous ! J'attends une réponse précise, Wolfram. Pourquoi est-il céans ?

Wolfram : J'ai pensé que ...

Falkenbourg : Depuis quand vous demande-t-on de penser, conseiller Wolfram ?

Wolfram : Et bien...

Sandor : Je me nomme Sandor ; je suis mathématicien.

Falkenbourg : Je ne me suis point adressé à vous.

Sandor : Comme il vous plaira.

Wolfram : Cet étranger est arrivé dans notre ville voici peu de temps. Il prétend s'intéresser aux livres dans la bibliothèque municipale qui furent ceux de notre horloger.

Falkenbourg : Êtes-vous horloger ?

Sandor : Non. Je vous l'ai dit, je suis mathématicien.

Falkenbourg : Et cela sert à quoi ?

Sandor : Une sorte de divertissement.

Falkenbourg : Vous vous moquez de moi.

Sandor : Je ne me permettrais pas.

Falkenbourg : Vous l'avez passé quelque peu à la question, je suppose ?

Wolfram : Non. Il n'a pas voulu.

Falkenbourg : Où va-t-on si on ne fait plus souffrir le coupable ?

Sandor : Je n'ai commis aucun délit.

Falkenbourg : Détrompez-vous. Qui nous dit que vous ne projetiez un vol sur les livres de la communauté ? Vol aggravé par perverse préméditation ?

Sandor : À ma connaissance lire des livres n'est pas voler.

Falkenbourg : Vous volez notre savoir ; c'est de l'espionnage.

Sandor : Alors pourquoi avez-vous disposé ces livres en votre bibliothèque municipale ?

Hoffmann : À vrai dire, on ne savait qu'en faire.

Gotring : Et personne n'y comprenait rien.

Ludenbar : Je vous l'avais bien dit de les jeter aux ordures.

Sandor : Ainsi pour vous un livre illisible doit être éliminé ?

Ludenbar : Si tu ne veux être compris, tu ne dois pas être lu.

Sandor : La loi du moindre effort en quelque sorte.

Ludenbar : Je suis un pragmatique.

Sandor : Vous êtes un faible d'esprit.

Ludenbar : Vous dites ?

Sandor : Une moelle épinière.

Ludenbar : Mais il m'insulte ! Moi, un conseiller de la ville !

Falkenbourg : (amusé) L'esprit vous n'en manquez pas, étranger. (un silence) Qu'allons-nous faire de cet homme ?

Wolfram : J'avais pensé ... Cet homme est un savant.

Falkenbourg : Et alors ? La ville n'a pas besoin d'un savant mais d'un horloger.

Wolfram : Certes, monsieur le bourgmestre. Mais, après tout les horlogers ne sont-ils des savants et les savants quelque peu horlogers ? Ne sont-ils point enclins à échafauder des systèmes, des mécanismes qui de la théorie font la pratique donc...

Falkenbourg : Pourriez-vous dépanner notre horloge, Monsieur ?

Sandor : Mon nom est Sandor.

Falkenbourg : Pourriez-vous dépanner cette maudite horloge, monsieur Sandor ?

Sandor : Je n' en sais rien. Le peu que j'en connais c'est qu'elle a pris des années à construire, que sa complexité dépasse l'entendement du commun des mortels, que si l'on parvient à la remettre en marche il faudra du temps.

Gotring : Justement le temps nous manque.

Hoffmann : À votre avis combien de temps ?

Sandor : Peut-être des mois, voire des années.

Ludenbar : Vous plaisantez !

Sandor : Pas le moins du monde. Avez-vous une idée, monsieur le conseiller qui ne lisez pas les livres, de la subtilité de ses rouages, échappements, ressorts, axes divers, régulateurs qu'il faut passer en revue ? Des pièces qu'il conviendra de refaire peut-être complètement, de la précision que cela exige ?

Wolfram : (s'approchant de Sandor) Mais vous pourriez y parvenir n'est-ce pas ? Vous le pourriez ? (lui glissant à l'oreille) C'est notre intérêt à tous.

Falkenbourg : Et bien monsieur Sandor quelle est votre réponse ?

Sandor : Je ne peux rien vous promettre.

Hoffmann : Nous perdons notre temps, monsieur le bourgmestre.

Gotring : Il noie le poisson.

Ludenbar : Débarrassons-nous de lui comme nous le faisons avec les étrangers indésirables.

Sandor : Que leur fait-on ?

Falkenbourg : Au mieux on les expulse.

Sandor : Au pire ?

Ludenbar : Les mines.

Sandor : Je vois. Tout bien considéré, messieurs, je veux bien essayer de réparer votre horloge pour vous complaire car je me trouve dans un bon jour.

Wolfram : À la bonne heure !

Falkenbourg : Parfait. Si nous en sommes tous d'accord à l'unanimité, Maître Sandor sera chargé dès cet instant de réparer l'horloge de la cathédrale. Etant donné son statut d'étranger il ne lui sera versé aucun salaire spécifique mais il logera dans la dite cathédrale en recevant deux repas par jour aux frais de la commune. Chaque conseiller municipal en assumera l'entretien d'une semaine sur l'autre sur sa propre indemnité.

Gotring : Mais c'est injuste !

Hoffmann : Vous exagérez !

Ludenbar : Entretenir ce... Ce charlatan !

Sandor : Je préfère spéculer en esprit qu'en espèces.

Ludenbar : Beau parleur ! On vous verra au pied du mur.

Falkenbourg : Combien de temps lui donnerons-nous pour cette tâche ?

Gotring : Une semaine et c'est Hoffmann qui paiera son entretien.

Hoffmann : Un mois ; comme cela tout le monde paiera sa part.

Wolfram : Solaire ou lunaire ?

Falkenbourg : Que vous en semble-t-il, étranger ?

Sandor : Ai-je vraiment le choix ?

Falkenbourg : (riant) Non mais je suis sûr qu'en un mois vous ferez quelque chose.

Sandor : Et si je ne réussis à dépanner au mieux cette mécanique ?

Falkenbourg : Dans un mois nous aviserons. N'est-ce pas , messieurs ?

Tous : (maugréant) C'est cela, nous aviserons.

Falkenbourg : Fort bien. Je déclare clos ce conseil municipal.

Wolfram : Mais ... Mais nous n'avons rien décidé de l'ordre du jour !

Falkenbourg : Peu importe ; ce sera pour la fois prochaine. Nous dirons qu'il manquait des pièces aux dossiers par la faute de nos scribouillards qui décidément en prennent à leur aise. N'avons nous bien progressé dans la résolution de notre crise majeure ?

Tous : Si fait, monsieur le bourgmestre.

Falkenbourg : Maintenant sortez messieurs ; j'ai à régler avec maître Sandor quelques menus détails. (ils sortent. Falkenbourg prend sa canne)

Falkenbourg et Sandor s'observent un moment sans un mot. On entend une série de claquements de l'horloge)

Sandor : Etrange situation, n'est-il pas vrai ?

Falkenbourg : Cela profite à certains d'entre nous.

Sandor : Vous-même, je suppose ?

Falkenbourg : En partie seulement. Certes mon pouvoir s'en est trouvé renforcé mais ...

Sandor : Dites.

Falkenbourg : Comme tout pouvoir a ses limites...

Sandor : On ne peut mentir sans cesse.

Falkenbourg : Cela peut durer longtemps, le mensonge. La plupart y donnent foi pourvu que leurs intérêts soient préservés.

Sandor : Je suppose que c'est ce que vous faites.

Falkenbourg : J'y veille soigneusement. (un silence)

Sandor : Vous avez bien voulu installer cette horloge, n'est-il pas ?

Falkenbourg : Je n'en disconviens point.

Sandor : Mais elle ne marche plus.

Falkenbourg : Plus rien ne fonctionne. C'est là que vous intervenez désormais, maître Sandor.

Sandor : J'ai droit à ce titre maintenant ?

Falkenbourg : Vous devez être crédible aux yeux de tous.

Sandor : Je comprends. Vous ne prenez aucun risque.

Falkenbourg : Bien entendu. Je dois cependant vous prévenir ; outre votre travail qui s'apparente à un véritable casse-tête, dans la cathédrale vous ne serez pas seul.

Sandor : Vous me donnerez des ouvriers ?

Falkenbourg : Non, aucun. Je ne veux pas engager de frais supplémentaires qui grèveraient le budget municipal. Mes collègues sont très chatouilleux sur ce point or on les comprend vu que je les mets régulièrement à contribution.

Sandor : Les devoirs de la charge, je présume.

Falkenbourg : Le prestige a un coût. (un silence)

Sandor : Vous-même contribuez beaucoup ?

Falkenbourg : En temps, à part entière !

Sandor : Chose incalculable puisque l'horloge ne marche pas.

Falkenbourg : Cela peut se dire de la sorte. (ils ricanent tous les deux)

Sandor : Si je comprends bien j'aurai le vivre et le couvert un point c'est tout.

Falkenbourg : Que vous faut-il de plus ?

Sandor : Je vois mal comment je pourrai m'y prendre s'il y a des pièces à fabriquer.

Falkenbourg : Nous verrons sur l'instant, au cas par cas.

Sandor : Toujours cette obsession de la folle dépense.

Falkenbourg : Que voulez-vous, on ne se refait guère.

Sandor : Vous parliez tantôt du fait que je ne serai seul dans la cathédrale.

Falkenbourg : Oui, on y trouve comme de juste le petit personnel habituel : chantres, chanoines, sacristains, bedeaux, moucheurs de cierges, diacres mâles ou femelles, enfants de chœur et j'en passe. Tous plus pleutres ou étroits d'esprit que vous pouvez l'imaginer. Mais ceux-là ne viennent que durant le jour, pendant les offices ou les vêpres.

Sandor : Donc je serai seul la nuit ; j'aime travailler durant la nuit.

Falkenbourg : Un oiseau de nuit ! Fort bien. (un silence) Vous ne serez seul la nuit, maître Sandor.

Sandor : Que voulez-vous dire par là, monsieur le bourgmestre ?

Falkenbourg : Tout d'abord nous avons l'Evêque. Oh, il n'est pas bien méchant ce cher homme mais juste un peu fantasque. L'effet de la religion sur les esprits s'avère parfois étonnant, vous savez. Lui il vit dans sa cathédrale pour être au plus près de Dieu, l'entendre respirer, nous dit-il.

Sandor : Je vois. Un mystique qui s'ignore à coup sûr. Portant cilice peut-être ?

Falkenbourg : Non, pas à ma connaissance. Un caractère simple muni d'une foi de charbonnier. Que voulez-vous, l'intelligence demeure parfois un embarras pour ces gens qui doivent accomplir des rites en si grand nombre.

Sandor : Je suis pleinement d'accord tant qu'ils ne se mêlent de nous dire quels livres sont les bons.

Falkenbourg : Notre évêque n'est pas ainsi. Sa foi demeure reposante si je puis en juger. Quand il ne se plonge dans les Saintes Ecritures, il est avec ses dames.

Sandor : (amusé) Votre évêque, un homme à femmes !

Falkenbourg : (hilare) Les femmes n'ont rien à voir là-dedans : il s'agit du jeu de dames. Dès qu'il vous rencontre il n'a de cesse de vous proposer une partie. J'y passe à chaque entrevue avec lui et je dois le laisser gagner sans trop le montrer si je veux obtenir quelque chose. Autrement je le crois encore puceau.

Sandor : (riant) Ainsi je serai bon pour quelques parties de dames !

Falkenbourg : Ce n'est pas tout.

Sandor : D'autres personnes vivent aussi dans le sanctuaire ?

Falkenbourg : Si fait.

Sandor : Dites-moi.

Falkenbourg : Vous verrez bien.

Sandor : Comment voulez-vous que je fasse du bon travail si je ne sais à qui j'aurai affaire et si je risque d'être interrompu à tout bout de champ ? Vous m'avez généreusement octroyé un mois, ce qui est bien peu de chose.

Falkenbourg : On prétend que le fantôme de l'horloger y fait des apparitions.

Sandor : Je ne crains point les revenants.

Falkenbourg : Notre horloger avait très sale caractère de son vivant. Mort, cela n'a pas dû s'arranger.

Sandor : J'aviserais. Je sais détourner la mauvaise humeur ; il suffit d'être triste.

Falkenbourg : Je ne comprends guère.

Sandor : Peu importe. D'autres personnes encore ?

Falkenbourg : Il se chuchote aussi que le diable...

Sandor : Je vous arrête, monsieur le bourgmestre. Comment un homme intelligent et instruit tel que vous pourrait-il donner crédit à de telles suppositions fantaisistes ? Si le diable existe, il se trouve en chacun de nous.

Falkenbourg : Oui, je vous le concède. Mais ce diable là n'a vraiment son pareil.

Sandor : (perplexe) Vous essayez de me dire que je vais avoir affaire à une intelligence perverse et dévoyée qui tentera de m'empêcher de réparer l'horloge ?

Falkenbourg : (mystérieux) Ce n'est en rien impossible.

Sandor : Vous en dites trop ou pas assez, monsieur le bourgmestre. Voudriez-vous éclairer quelque peu ma lanterne ?

Falkenbourg : Certains dans cette ville prétendent que l'horloge inopérante demeure le fait du diable en personne. Que le diable a été convoqué par l'horloger pour l'aider à bâtir cette machine maudite en échange de son âme. Qu'une fois la chose accomplie le diable a réclamé son dû, comme tout diable qui se respecte ; le diable étant logique par essence. Bien entendu l'horloger n'a honoré sa propre parole etc...

Sandor : Et vous croyez ces sornettes !

Falkenbourg : J'ai mes raisons.

Sandor : Vous ne me dites point tout ce que vous savez.

Falkenbourg : Je suis un politique.

Sandor : En effet. (un silence) Des gens comme vous il n'y en a que trop, monsieur le bourgmestre.

Falkenbourg : Je pourrais vous envoyer aux mines pour ce que vous venez de dire.

Sandor : Non, vous n'en ferez rien car vous avez besoin de moi ; de plus il n'y a aucun témoin.

Falkenbourg : Ma parole prévaut sur la votre.

Sandor : Je n'en doute aucunement mais quelle mauvaise publicité cela vous ferait ! (un silence)

Falkenbourg : Voyez-vous d'autres moyens de faire de la politique ?

Sandor : Oui. Bien entendu. Ne pas mentir, ne pas voler et manipuler doit pouvoir se faire.

Falkenbourg : Vous voilà bien naïf, maître Sandor.

Sandor : Je ne le crois. Cela vaudrait d'essayer après quelques millénaires consacrés à votre méthode. Comment appellerait-on ceci ? Le règne des Justes ?

Falkenbourg : Paroles insensées ! Il y a des loups et des agneaux. Or les loups et les agneaux sont races ennemies.

Sandor : Constamment elles intriguent à leur perte réciproque. Je ne le sais que trop.

Falkenbourg : Les hommes sont méchants.

Sandor : Je ne l'ignore point.

Falkenbourg : Les femmes les imitent.

Sandor : Oui quand elles veulent du pouvoir.

Falkenbourg : Voilà pourquoi je ne me suis jamais marié.

Sandor : Peut-être, sur le tard, vous faudra-t-il quelque jeune personne pour vous accompagner dans votre crépuscule comme Abisag pour le roi David.

Falkenbourg : J'y ai songé.

Sandor : Ou une vieille maîtresse qui a su attendre.

Falkenbourg : Et vous-même ?

Sandor : Moi ? J'ai les mathématiques.

Falkenbourg : (amusé) Les mathématiques seraient donc comme une vieille maîtresse ?

Sandor : En quelque sorte, oui. Exigeante cependant.

Falkenbourg : Je vous envie presque.

Sandor : N'y perdez donc votre temps, monsieur le bourgmestre.
(un silence) Pas d'autre chose avant que je prenne mon...
Poste !

Falkenbourg : Ah oui ! Il y a aussi... Mais, non vous verrez bien.

Sandor : Encore et encore du secret.

Falkenbourg : Vous êtes intelligent ; avec quelques pièces du puzzle vous reconstituerez tôt ou tard le tableau.

Sandor : Qui vous dit que cela m'amuse ?

Falkenbourg : Avez-vous d'autre choix, maître Sandor ?

Sandor : Guère pour le moment.

Falkenbourg : Voici qui tombe à la perfection. Je vais donc vous faire conduire sur-le-champ.

Sandor : Une question encore : est-ce ainsi que toujours vous gouvernez ?

Falkenbourg : Qu'entendez-vous par là ?

Sandor : En ne demandant l'avis de personne ou si peu, entouré de gens sans imagination, désireux avant tout de vous plaire ? Avez-vous oublié ce qu'est la générosité, le partage ? Convaincre au lieu d'imposer ?

Falkenbourg : Je gouverne ; j'évite de perdre du temps.

Sandor : Le temps n'existe pas, monsieur le bourgmestre quand il s'agit de pratiquer la justice et la justesse.

Falkenbourg : Tout ceci ne sont que des mots, maître Sandor.

Sandor : J'ai la faiblesse d'y croire car les êtres ne sont point, contrairement aux mathématiques, des chiffres abstraits. Et même dans les mathématiques, vous trouvez des nombres non entiers, infinis, qui résistent à tout système. Si je vous dis que le temps n'existe pas il ne s'agit de notre corps qui vieillit mais bien de cette façon d'appréhender, de mettre en ordre la vie, le monde qui se déroule sous nos yeux.

Falkenbourg : Nos yeux nous trompent aussi.

Sandor : Bien sûr.

Falkenbourg : Si l'on vous écoutait il n'y aurait d'heure juste comme le prétend cet imbécile de Gotring.

Sandor : L'heure d'été ou l'heure d'hiver ?

Falkenbourg : Nous faisons ainsi de substantielles économies sur l'éclairage et le chauffage.

Sandor : Voici bien la sempiternelle raison première : ne rien gaspiller. Mais voilà, votre horloge ne marche point, de la sorte tout votre système n'a plus cours.

Falkenbourg : C'est ici que vous intervenez, cher maître, avec célérité et compétence. Comme je le devine vous vous y emploierez. (un silence. Se préparant à partir puis se ravisant) Vous me voyez très étonné qu'un homme de votre subtilité se pose de si futiles questions. Avez-vous donc tant d'attention pour ces petites gens ? Allons, réveillez-vous. Ne voyez-vous que les êtres humains ne demandent qu'une chose : être en sécurité au beau milieu d'une existence bien douce, exempte de tracasseries ? Et si on peut les payer à en faire le moins possible

tout cela les ravit. D'autres, je vous le concède, compensent leur mal-être, leur peur ou que sais-je encore par le désir du pouvoir. Ils sont utiles aussi ; en particulier quand on les oppose les uns aux autres. D'abord le spectacle demeure divertissant puis cela leur occupe l'esprit. Ensuite la chose amuse le bon peuple qui est friand de toutes ces histoires de faveur et de chute.

Sandor : Vous me décrivez la tyrannie.

Falkenbourg : Vous pensez que je suis un tyran ?

Sandor : C'est vous qui avez prononcé le mot. Or vous seul pouvez répondre à cela.

Falkenbourg : Je me protège, comme tout un chacun.

Sandor : Tous les tyrans se protègent.

Falkenbourg : (furieux, s'avançant d'un pas très vif vers Sandor, les mains en avant et faisant mine avec sa canne de le frapper, puis se ravisant et jetant sa canne au loin) Ah !... (d'un ton glacial) Il ne sera dit que vous m'avez fait perdre patience. J'ai besoin de vous.

Sandor : (même ton) Comme une petite roue dentée.

Falkenbourg : Pas exactement. Un rouage n'a votre folle impertinence.

Sandor : Que voulez-vous, on ne se refait pas. Je tente d'être libre du moins en esprit.

Falkenbourg : Cela vous perdra.

Sandor : Perdu pour perdu, autant le faire avec courage.

Falkenbourg : Ou stupide aveuglement.

Sandor : Il vous manquait cette catégorie parmi l'espèce humaine : les Justes, les idéalistes, les êtres compatissants, les innocents, les faibles.

Falkenbourg : En effet ils existent ; ils sont faciles à déprécier et ridiculiser en fin de compte. Ce sont des perdants condamnés au mépris de ceux qui connaissent la vie, à l'ignorance des forts, à la vindicte du peuple qui ne manque de passer sa colère sur eux lorsqu'il le faut. J'y songe si d'aventure la situation actuelle devait se prolonger.

Sandor : Si je remets en marche l'horloge, vous les épargnerez ?

Falkenbourg : Cela va de soi.

Sandor : Bien. Un dernier mot avant que vous partiez : vous oubliez une chose primordiale.

Falkenbourg : Laquelle ?

Sandor : Mathématiques et Poésie sont une seule même chose.

Falkenbourg : (ricanant) À quoi servent donc les mathématiques ?

Sandor : À rien. Il s'agit d'un aimable divertissement.

Falkenbourg : Vous voyez bien qu'elles sont inutiles.

Sandor : Je ne vous le fais pas dire.

Falkenbourg : Viendriez-vous à la Raison, en définitive ?

Sndor : La Raison n'existe pas tout comme le temps. Par contre les mathématiques peuvent servir à dénombrer chacun des meilleurs moments de vos méchancetés.

NOIR

avec un grand claquement de crécelle de dix secondes suivi d'un grand Klong sonore et grave.

Second mouvement pendulaire et aléatoire – Le diable dans la cathédrale.

Le décor est constitué par une pièce à-demi voûtée éclairée faiblement par un oculus en partie haute. On devine qu'il s'agit de l'atelier et de la chambre de Sandor en la cathédrale de Limerick. Le lieu, certainement au niveau des tribunes de la nef ou du chœur, sert de débarras car on y distingue un entassement de vieilles chaises, deux ou trois candélabres empoussiérés, des bannières ou ornements liturgiques jetés pêle-mêle sur ce fatras. Une table et un lit de fortune viennent compléter de façon très spartiate l'ensemble. Sandor se trouve assis devant la table éclairée par un petit bougeoir dont le chandelles ont bien coulé. Il est entouré de piles de livres sur la table et à terre. Au mur un boîtier avec plusieurs leviers.

Sandor : Près de vingt jours déjà ! Et je ne comprends guère grand-chose à vrai dire. J'ai relu les notes de cet horloger de malheur au moins cent fois. J'ai parcouru toutes les arcanes de sa machine en vain, en pure perte ! Cet homme avait un esprit des plus étonnants ; comment expliquer qu'il ait fabriqué autant de roues dentées avec un nombre impair de dents ? Il n'y a qu'une seule solution : à chaque tour complet de l'axe de la roue on gagne la section du nombre impair dans la circonférence de celle-ci. Mais tout dépend de la vitesse de rotation n'est-ce pas ? De plus aucune de ces roues n'a la même vitesse ; il a mis des régulateurs à tous les niveaux. Donc elles décrivent des ellipses et non des cercles parfaits. Ah ! Si je le tenais !

Le fantôme de l'horloger : (dans un grand craquement de l'horloge) Que lui ferais-tu, grand dépendeur d'andouilles ?

Sandor : (sursautant) Par le divin Thalès, que vous m'avez fait peur !

Le fantôme : C'est bien là notre rôle à nous les fantômes : vous faire peur, misérables vivants !

Sandor : Je suis déçu.

Le fantôme : (s'approchant ; il apparaît ensanglanté, relativement sale et poussiéreux) Ah oui, pourquoi triste mortel ?

Sandor : Pourrait-on éviter les qualificatifs pompeux ?

Le fantôme : Hum... Bon. Bien. Je vois que cela n'a point beaucoup d'effet sur vous. À qui ai-je l'honneur ?

Sandor : Je suis Sandor le mathématicien.

Le fantôme : Autant dire un âne.

Sandor : Vous êtes l'horloger, je présume ?

Le fantôme : (grandiloquent) Oui. Si fait ! Maître Pyr Fingerbold, le meilleur des horlogers depuis le grand Archimède de l'antique Syracuse.

Sandor : Rien que cela ! Je suis très honoré. Ceci dit pas si grand que cela puisque votre horloge est à l'arrêt.

Le fantôme : Impossible !

Sandor : Vous n'entendez point ce silence ? On devrait à peine pouvoir parler à cause du cliquetis de ses entrailles qui sont là, tout près. (on entend un faible clac)

Le fantôme : (se grattant le coté) À vrai dire depuis que je suis mort, je n'entends plus comme avant.

Sandor : Somme toute mourir rend sourd, même à l'évidence. Et vous n'y voyez beaucoup, je suppose ? À moins d'être nyctalope on n'y voit guère ici.

Le fantôme : Je ne vous permets point de m'insulter.

Sandor : Je voulais dire que vous y voyez la nuit.

Le fantôme : Je sais encore lire l'heure !

Sandor : Vraiment ? Combien ai-je de doigts dans cette main ? (il tend la main doigts écartés, moins le pouce replié)

Le fantôme : Trois, bien entendu.

Sandor : Certes. Je vois !

Le fantôme : (irascible) Pour lors non, vous ne voyez rien monsieur le mathématicien et puis que faites-vous dans mon horloge ?

Sandor : Justement je suis là pour la réparer.

Le fantôme : Mon horloge n'a pas besoin de réparations ! Elle est indestructible, incassable !

Sandor : Pourtant...

Le fantôme : Ah ! Plus un mot voulez-vous ! C'est moi qui dirige céans ! Mais qui êtes vous donc pour me contredire de cette façon si grossière ? On dirait l'un de ces conseillers municipaux, imbus de leurs personnes, de leur charge et de leur bedaine. Ils ont autant d'esprit qu'un bol de concoyote !

Sandor : Là, je ne vous contredirai point.

Le fantôme : À la bonne seconde ! Vous les connaissez ainsi que le bourgmestre ?

Sandor : Que trop !

Le fantôme : (radouci) Après tout voici quelque consolation au fait de se trouver défunt : ne plus les voir en peinture ou dans leur chemise avec la tête qui dépasse.

Sandor : (amusé) Cela suffit-il à se consoler ?

Le fantôme : Ma foi non, bien sûr. Ce qui me manque le plus ce sont mes chers rouages. (ils s'assoient sur un banc côte à côte) Décidément vous m'êtes presque sympathique pour un vivant.

Sandor : Merci. Vous n'êtes un mort trop contagieux, j'espère ?

Le fantôme : Rassurez-vous ; je n'ai défuncté de maladie du genre pestilence. Je suis mort par accident.

Sandor : Vraiment ? Racontez-moi.

Le fantôme : Et bien mon cher il n'y a pas plus stupide, désolant, rageant que de mourir en pleine vie. Ce fut mon cas.

Sandor : (riant) N'est-ce point ce que nous faisons tous ?

Le fantôme : Que nenni. La plupart d'entre nous, la mort leur prépare une fin bien gracieuse, lente à merveille, du genre cancer de la prostate pour les messieurs – quoique certaines femmes doivent rêver de l'avoir – celui des humeurs pour les dames ; le chagrin d'amour pour les damoiselles. Cela vous fait languir à souhait et au moins on sait pourquoi l'on va y passer. On en fait des romans à l'eau de rose, des histoires à rallonge qui font pleurer dans les chaumières. Comme quoi la mort à un petit côté caissier.

Sandor : Vous y allez un peu fort. Vous oubliez la guerre.

Le fantôme : Ah oui, la guerre ! La principale occupation de ces stupides humains à la suite du jeu de balle ou les courses du samedi après-midi.

Sandor : Même pas l'Amour ?

Le fantôme : (hilare) Vous plaisantez ! L'Amour ! À quoi peut bien servir ce machin dont on nous rebat les campanules ? Non, mon cher, croyez-moi l'Amour n'est qu'une source de tracasseries ; tout d'abord parce qu'il vous brûle jusqu'aux moelles tel un poison violent, ensuite parce qu'il vous vide les... Enfin de votre énergie sans parler du porte-monnaie.

Sandor : (malicieux) Je croyais que le véritable Amour était justement fait avec un peu d'eau fraîche.

Le fantôme : Baste ! Allons, vous savez bien qu'une femme n'aime d'autant mieux que si elle est parée. Pourquoi croyez-vous que l'on a inventé les robes ainsi que les bijoux ?

Sandor : Enfin, la guerre n'est spécialement une façon agréable de passer.

Le fantôme : Que voulez-vous, quand il y a trop de jeunes inoccupés, les vieux se sentent en danger. Qui sait ? Ces jeunes pourraient vouloir prendre leurs places ; alors on nous fait une bonne guerre avec des raisons bien musclées ; ainsi tout va pour le mieux.

Sandor : Vous avez une vision quelque peu surprenante de la chose. N'est-ce donc horrible de gâcher de si belles forces, cet avenir ?

Le fantôme : Ta, ta, ta, ta. L'humanité demeure si méchante qu'il en reste toujours quelques-uns.

Sandor : Soit. Ne pensez-vous que l'on pourrait la remplacer par la course en sac ?

Le fantôme : (le regardant et le toisant en silence) Voilà bien ma chance ! Je suis tombé sur un dingue à hanter. (il prend de la distance sur le banc)

Sandor : Je plaisantais, Maître Fingerbold.

Le fantôme : Vous me rassurez ... (un silence) Que disais-je au juste ? À être défunt on finit par perdre le fil de la conversation.

Sandor : Vous me disiez que vous étiez mort d'accident.

Le fantôme : Oui, hélas.

Sandor : D'un seul coup ?

Le fantôme : Figurez-vous donc : une chute de plus de quinze mètres, ceci ne pardonne aucunement.

Sandor : Ici, dans la cathédrale ?

Le fantôme : Où voulez-vous que ce soit ? Il n'y a d'autre endroit aussi élevé dans notre cité à part l'Hôtel-de-Ville où on ne trouve qu'une horloge du pauvre ; un réveil-matin digne de leurs petites manigances et crapuleries.

Sandor : Une chute mortelle donc.

Le fantôme : Ah pour sûr oui. D'un seul coup d'un seul ; je n'ai rien senti. Voilà la chose la plus injuste : non seulement on vous vole la vie mais encore on ne sait pas que l'on est mort.

Sandor : Même à présent ?

Le fantôme : (se grattant la tête) Ben oui. Il m'arrive de me dire encore mais non tu n'es point tombé depuis cette voûte du transept nord, tu n'as pas glissé sur cette merde de chauve-souris pour te précipiter sur le dallage en contrebas avec un bruit mou.

Sandor : (étouffant un rire) Mais que faisiez-vous sur la voûte du transept nord ?

Le fantôme : Mon exercice du matin.

Sandor : Vous dites ?

Le fantôme : Lorsque l'on reste trop longtemps sédentaire on s'ankylose ; on perd de la souplesse donc il faut bouger. Je

passais de longues heures à travailler ici, là même où vous vous tenez, pour ma chère horloge. Alors afin de me dégourdir je faisais tous les matins un petit parcours de santé sur les voûtes des tribunes de la nef en passant par le transept nord, le chœur, le transept sud avec retour par le portail.

Sandor : Quelle folie ! Cela veut dire au moins des dizaines et des dizaines de sauts à pieds-joints sur les nervures ! Sans cela on risque de passer au travers des sections de la voûte.

Le fantôme : Hé! Hé ! Oui-da. Je le sais parce qu'une fois il m'est arrivé de tomber à l'étage en dessous en plein sur le confessionnal du Père Nittenberg. Vous l'auriez vu s'extirper de là en criant Vade Retro Satanas ! (ils rient)

Sandor : Si je comprends bien, vous avez raté l'un de vos sauts ?

Le fantôme : C'est exact, en glissant sur cette fiente. Comme j'ai été déséquilibré, je suis passé par-dessus la rambarde de pierre en faisant un magnifique soleil.

Sandor : Manque de chance.

Le fantôme : Comme quoi marcher sur une merde ne vous apporte pas que du bonheur. (un silence)

Sandor : Je me demandais...

Le fantôme : (essayant de recaler un peu sa tête) Dites-moi.

Sandor : Je me demandais pourquoi il se trouve tant de roues avec un nombre impair de dents dans votre horloge.

Le fantôme : Vous avez remarqué !

Sandor : Je n'ai pas l'oeil distrait.

Le fantôme : Vous êtes intelligent, ma parole.

Sandor : Je le crois aussi.

Le fantôme : Et qu'avez-vous relevé comme chiffres ?

Sandor : Dix-neuf, cinquante-trois, cent vingt-sept, deux cents vingt-trois, deux cents trente-cinq.

Le fantôme : Bravo !

Sandor : Il y a aussi deux cents cinquante-quatre, deux cents vingt-deux, trois cents cinquante-quatre.

Le fantôme : Très bien observé mon cher, pour un mathématicien. Et vous savez à quoi cela peut correspondre ?

Sandor : J'ai pensé au cycle de la lune et à celui du soleil.

Le fantôme : Tout juste.

Sandor : La lune redevient pleine tous les vingt-neuf jours et demi, n'est-ce pas ? Or douze fois vingt-neuf et demi font trois cents cinquante-quatre. Si je ne me trompe point, la lune fait deux cents cinquante-quatre fois le tour de la terre durant dix-neuf années solaires. Si l'on divise par deux on obtient cent vingt-sept qui est la roue dentée du bloc du premier étage.

Le fantôme : On peut aussi calculer ceci à l'ancienne mode, sur dix-huit années soit deux cents vingt-trois mois lunaires.

Sandor : Je crois que j'ai compris ; vous avez utilisé des nombres premiers tous mis en rapport.

Le fantôme : Enfin quelqu'un qui me comprend ! On obtient ainsi le calcul des éclipses lunaires et solaires.

Sandor : Merci Maître. Mais cela ne me dit pourquoi elle ne marche point. L'usure du temps peut-être ? Car aucune pièce ne manque ou est cassée ; j'ai tout vérifié.

Le fantôme : (agacé) Je vous dis que mon horloge fonctionne à merveille !

Sandor : Bon. Admettons... (un silence) Pourriez-vous me dire par contre à quoi sert ce petit levier là ?

Le fantôme : Vous ne devinez pas ?

Sandor : Justement non. Je n'ai voulu l'actionner de peur de déclencher quelque désastre.

Le fantôme : Faites donc ; c'est sans danger. La cerise sur le gâteau, en sorte. Je l'avais réglé le matin même de ma mort pour activer ce mécanisme au moment de midi. Je n'ai pu le faire et pour cause. Aussi mes concitoyens ignorent ce dont il s'agit.

Sandor : (levant la main vers le levier, avec appréhension) Je ne sais si je dois.

Le fantôme : Allez ! Un peu de courage, Maître Sandor. Cela ne va point vous écharper. (Sandor abaisse le levier et un pan de mur s'ouvre. En sortent en file indienne les automates : le chevalier, la dame en hennin et l'Empereur Frédéric Barberousse assis sur un trône, la tête appuyée sur son coude levé, en plein sommeil. L'horloge fait retentir des claquements divers ; un coup sonne en faisant tout trembler. Parvenus au milieu de la scène, les automates s'immobilisent)

Le chevalier : Oyez vils manants, il est trois heures !

La dame : Oyez braves gens, il est quatre heures !

L'Empereur : (se réveillant en sursaut) De quoi, de quoi ? À moi ! Ce sont les Sarrasins !

Le chevalier : (tapant de sa lance sur le sol) J'ai dit, vile tourbe : il est trois heures !

La dame : Je maintiens, bons amis : il est quatre heures !

L'Empereur : On ne peut donc dormir en paix ! Où sont mon glaive d'or flambant et mon chariot de feu ?

Le fantôme : (attendri) S'ils ne sont pas mignons, mes automates !

Sandor : Original comme idée, je vous l'accorde mais il faudrait un peu les mettre au diapason.

Le chevalier : (se tournant vers la dame) Cessez, je vous prie, de me contredire.

La dame : (se tournant vers le chevalier) Voudriez-vous être précis, Messire ?

L'Empereur : (claquant la langue dans sa bouche) Aaah ! J'ai bien dormi ! Peut-on me dire où est passée mon impériale couronne ? (se touchant la tête) Oh, que je suis sot, elle est sur mon auguste chef. (se tâtant la barbe) Fichtre, j'ai dû dormir longtemps.

Le chevalier : Je maintiens, Madame, qu'il est trois heures sonnantes et non trébuchantes. Veuillez m'obéir comme votre seigneur et maître.

La dame : Je confirme, Messire, qu'il est quatre heures pleines et entières.

L'Empereur : Quelqu'un peut-il me dire si l'Empire Romain Germanique se porte bien ?

Le fantôme : Alors Maître Sandor, qu'en pensez-vous ? Avouez qu'aucun autre horloger n'aurait pu penser à une telle prodigieuse mécanique.

Sandor : (hilare) J'avoue que vous êtes sans égal, Maître Fingerbold. Inventer une horloge aussi divertissante que parlante n'est point donné à tout le monde.

Le chevalier : (se rapprochant de la dame, raide et penchant à droite et à gauche) À coup sûr vous le faites pour me mettre hors de moi.

La dame : (même jeu) Je vous respecte infiniment, mon doux Sire, mais outre votre odieux parti-pris sexiste, il est très précisément quatre heures et vous n'y pouvez rien.

Le chevalier : Non ! Trois.

La dame : Quatre, mon cher Gustavus !

Le chevalier : Trois, ma sublime Bertha !

L'Empereur : (se tournant à droite et à gauche sur son trône en regardant à ses pieds) Quelqu'un peut-il me dire où est passée l'Impératrice ?

Le chevalier : (levant sa lance) Ah ça, femme, je vais sévir !

La dame : (brandissant une quenouille) Hors donc, vous allez en tâter !

L'Empereur : (s'impatiant) Enfin ! Où est donc passé le petit personnel ? Chambellan Adolphus ! Connétable Von Panzerfaust ! Maréchal Proctus Fantasmeister !

Le fantôme : Mais... Mais, que se passe-t-il ?

Sandor : Je crois que votre petit trio mérite quelque réglage : les pauvres sont demeurés au placard un peu trop longtemps.

Le chevalier : (donnant un coup de lance sur le hennin de la dame) Vous l'aurez voulu, dame de carnaval !

La dame : (même jeu avec la quenouille sur le casque du chevalier) Prenez ceci, chevalier de la plate braguette !

Le chevalier : Oh ! Tiens prends ça, misérable trainée !

La dame : C'est trop fort ! Encaisse celui-là, escroc à l'assurance !

Le chevalier : Fille sans dot ! Omoplate ! Clavicule de Salomon !

La dame : Bandit manchot ! Trousse quinte ! Hareng de la Baltique ! (ils se tapent vigoureusement dessus)

L'Empereur : (se regardant les ongles) C'est que j'ai faim moi ! Que l'on m'apporte ma collation d'usage avant mon petit lever : cygnes en gelée, porc en sauce moresque, vin du Rhin, Eau de Cologne puis douceurs de Bavière. Allons, que ça saute ! Au fait, a-t-on bien pendu ce troubadour hier au retour de la chasse ?

Le fantôme : (affolé) Maître Sandor, je crois que vous avez raison ! Quelques réglages s'imposent ! Voudriez-vous relever le levier, je vous prie ?

Sandor : (hilare) Que vous importe puisque vous êtes mort ?

Le fantôme : Ma réputation, Maître Sandor ! Il y va de ma réputation ! Quelle honte !

Le chevalier : (redoublant de plus belle et de tous côtés) Maudite sorcière, valise sans poignée, congrès de sudistes ! Poupée Barbie !

La dame : Casse-noisettes ! Roi des Nazes ! Prince des Gonfles ! Université d'été !

L'Empereur : (songeur) Non. Au fait, à la place des cygnes en gelée qui est un peu échauffant ma foi, je prendrai bien du ragondin mitonné dans de la sauce de belberave.

Le fantôme : Misère ! Pitié !

Sandor : (riant à gorge déployée et relevant le levier) Allez, chers automates, au placard ! (les trois automates font le chemin inverse, le chevalier et la dame prenant une pose

défaite ; l'Empereur se mettant les jambes en l'air sur son trône. Un grand silence puis un tout petit clac de l'horloge)

Le fantôme : (secoué de sanglots) Beueu... Quelle humiliation ! Quelle infamie ! Mais qu'a-t-il pu se passer ?

Sandor : Courage, Maître Fingerbold. Cela ne doit guère être bien grave. Une ou deux petites roues dentées de ci, de là puis tout va rentrer dans l'ordre.

Le fantôme : Vous croyez ?

Sandor : Je n'en doute aucunement.

Le fantôme : Quelqu'un de mauvais s'est mêlé de l'affaire ! D'abord le texte n'était point du tout celui-là.

Sandor : Ah oui ? Que devaient-ils dire ?

Le fantôme : Ce qu'accomplit un automate de bon aloi : saluer le public, dire l'heure juste ; le chevalier en premier, la dame en second. L'Empereur devait se lever, prendre son glaive en clamant "Vive le Saint-Empire" puis le chevalier devait donner un chaste baiser à sa dame et tous rentrer dans le placard jusqu'à la fois suivante.

Sandor : Je crois que je préfère cette version. Au moins est-elle moins conventionnelle.

Le fantôme : Moquez-vous ! Triomphez, monsieur le mathématicien ! Je voudrais vous y voir !

Sandor : Et bien oui ! Je tiens le pari que d'ici la fin de la semaine j'aurai rectifié votre charmant petit trio festif.

Le fantôme : Hum ! Que devrai-je faire si vous gagnez votre pari ?

Sandor : Me livrer le secret de l'horloge.

Le fantôme : Quel secret par Saint Lip ?

Sandor : Vous savez bien : le code qui déclenche le mécanisme d'ouverture de l'armoire invisible du troisième étage, juste sous le coq de Saint Pierre.

Le fantôme : Vous divaguez. Il n'y a rien à ce niveau ; juste un socle qui supporte ce volatile. D'ailleurs faites l'expérience : si vous tapez dessus cela sonne plein.

Sandor : Je sais, je l'ai fait. Alors comment expliquez-vous la présence de ces deux minuscules charnières sous la corniche dudit socle ?

Le fantôme : Ahum ! Il se fait tard, Maître Sandor. Je dois y aller vraiment. Les fantômes, vous ne l'ignorez pas, ont un emploi du temps infernal. Je vous ai consacré plus que d'usage.

Sandor : De toute façon, je trouverai.

Le fantôme : C'est cela. Oui. Bien, bon, soit. Je vous quitte et vous dis à demain. J'ai à faire chez le conseiller Gotring.

Sandor : Que vous a-t-il fait pour mériter vos visites ?

Le fantôme : Lui, rien. Mais sa femme fait la meilleure liqueur de quetsches de la ville ; j'avoue qu'en humer le parfum à défaut de ne plus pouvoir la boire me console d'être de l'autre côté du Styx.

Sandor : Dois-je en déduire que de votre vivant...

Le fantôme : Une femme très accueillante, en vérité. Que voulez-vous ; avec qui peut-on se divertir sinon avec les femmes de ses amis ? (il sort)

Sandor : (s'asseyant lentement) Hé bien, je donnerais le théorème de Pythagore avec le nombre Pi réunis pour trouver enfin quelque chose. Le pourquoi du comment du possible.

Le diable Feliscio : (surgissant de derrière l'entassement des objets avec une petite fumée légère) Il n'y a qu'à demander ! Le Père Klinck ne t'a rien dit, n'est-ce pas ?

Sandor : (sursautant) Ah ! Décidément la journée est celle des surprises. Klinck, dites-vous ?

Feliscio : Oui, je l'appelle ainsi car voilà qui demeure plus rapide et plus joli que Maître Pyr Fingerbold. Bien le bonjour, l'ami.

Sandor : Cela lui va à ravir. Bonjour, jeune homme.

Feliscio : Qui vous dit que je suis jeune homme ?

Sandor : Alors, bonjour, jeune fille. Vos traits sont si fins, votre teint d'ivoire...

Feliscio : Je ne suis une jeune fille.

Sandor : Qui êtes vous donc, alors ?

Feliscio : Je suis *le* Diable.

Sandor : Le Diable ou un petit diable ?

Feliscio : Je suis unique, à ma connaissance.

Sandor : Or que faites-vous de ce titre prestigieux ?

Feliscio : Je m'en sers, je m'en sers !

Sandor : Mais encore ?

Feliscio : Je voyage beaucoup.

Sandor : Vraiment ? Partout sur la terre ?

Feliscio : Oui. Partout. Beaucoup. Je fais aussi le lien.

Sandor : Que voulez-vous dire ?

Feliscio : Mettre le désordre en tous lieux, là où l'homme veut que rien ne dépasse.

Sandor : Ah, je vois.

Feliscio : Non. Vous ne voyez rien. Vous ne me connaissez pas.

Sandor : En effet, nous n'avons jamais été présentés. Je me nomme Sandor et vous ?

Feliscio : Moi ? Je vous l'ai dit.

Sandor : Nous dirons cela. Vous êtes le diable.

Feliscio : **Le** Diable !

Sandor : Fort bien, **le** Diable que faites-vous ici ?

Feliscio : Je suis chez moi.

Sandor : Je n'en crois rien.

Feliscio : Pourquoi donc ?

Sandor : Parce que cela doit être très ennuyeux de passer toutes ses journées dans un édifice aussi peuplé de courants d'air, où rien ne marche, où tout vous rappelle l'autre.

Feliscio : Quel autre ?

Sandor : Dieu.

Feliscio : Ah celui-là ! Mais il n'existe pas.

Sandor : Vous êtes sûr ?

Feliscio : Comme je vous le dis. Je le saurais, tout de même.

Sandor : Mais alors qui vous a créé ?

Feliscio : Je n'en sais rien. Je me suis éveillé un beau matin au bord de l'océan. Il faisait beau, tout était calme à part deux ou trois bestioles en train de copuler ou d'essayer de s'entre-dévoré. Je me suis senti tout de suite à la maison.

Sandor : Et rien d'autre ? J'imaginai quelque chose de plus... De plus spectaculaire ou grandiose.

Feliscio : Vous auriez préféré quoi ?

Sandor : Je ne sais... Un jaillissement de lumière brute, une bataille somptueuse entre gens ailés.

Feliscio : Vous avez trop lu de livres, l'ami.

Sandor : Je n'en disconviens point. (un silence) Cela fait longtemps que vous êtes ici ?

Feliscio : Assez de temps, ma foi.

Sandor : Les bourgeois disent que cela fait dix ans que l'horloge ne marche pas.

Feliscio : Je ne compte en rien le temps.

Sandor : Bien sûr.

Feliscio : Mais si vous le dites, cela doit être vrai.

Sandor : Pour les hommes, dix ans voilà du long.

Feliscio : J'ai fait mieux... Quelques siècles...

Sandor : Je n'en doute aucunement... Vous comptez rester encore ?

Feliscio : Pourquoi pas ? Au début je m'amusais bien de voir tous ces gens en souci, leurs pitoyables manigances, leurs petits calculs pour rien.

Sandor : Et maintenant ?

Feliscio : Je trouve cela lassant. Mais vous êtes là... La situation va devenir intéressante car vous me paraissez savant ; bien élevé.

Sandor : Je n'ai guère à me plaindre.

Feliscio : Vous n'avez point peur ?

Sandor : De quoi aurais-je peur ?

Feliscio : De moi, bien entendu. (petit rire et coup de grosse caisse)

Sandor : Vous n'avez l'air bien méchant.

Feliscio : Je le suis pourtant ; je puis l'être plus encore. (très grosse caisse)

Sandor : Bon. Alors vous êtes méchant.

Feliscio : Oui. Tout plein à l'intérieur ; avec somptuosité !

Sandor : Ceci doit vous demander beaucoup d'entretien.

Feliscio : Comment le savez-vous ?

Sandor : J'ai essayé d'être bon à l'intérieur.

Feliscio : Certes... Certes... J'imagine quelque peu.

Sandor : J'en doute si vous êtes **le** Diable.

Feliscio : J'ai beaucoup d'imagination, voyez-vous.

Sandor : **Le** Diable après tout, je suppose, se doit d'être imaginaire. (un silence)

Feliscio : Si nous faisons un jeu ou un pari ?

Sandor : Quelle en serait la récompense ?

Feliscio : Si vous gagnez, je vous dis comment réparer l'horloge.

Sandor : Et si je perds ?

Feliscio : Si vous perdez – car vous perdrez, bien entendu – vous vous mettez à mon service.

Sandor : Cela consiste en quoi ?

Feliscio : Faire la conversation, nettoyer l'église le dimanche, changer les meubles de place, dénicher les garçons et les filles les plus mignons, boucher les cheminées en hiver, péter dans les soupières... etc.

Sandor : Je vois ; de la menue monnaie. Vous me prenez pour un enfant de chœur. La chose ne m'intéresse pas.

Feliscio : Je vous croyais plus terre-à-terre. Je me suis trompé.

Sandor : Tout juste.

Feliscio : Auriez-vous des prétentions dans la méchanceté ?

Sandor : Il se pourrait bien.

Feliscio : Du genre ?

Sandor : À vous de trouver.

Feliscio : Je sens qu'il faut faire les choses en grand. Le pouvoir ; le pouvoir absolu n'est-il vrai ? Une bonne dictature où l'on fait tomber les têtes ou mieux, une dictature bien sournoise que l'on incruste dans les plis de la robe d'une stupide démocratie, assez stupide pour ne s'en apercevoir.

Sandor : Poursuivez ; je vous écoute.

Feliscio : Oui, oui, oui. C'est cela qu'il vous faut. Mille petites tyrannies dirigées par vos soins sans appel, sans contrôle. Le tout basé sur l'injustice, le petit nombre des proches qui ont tout, les autres n'ayant rien que votre souverain mépris.

Sandor : Là, vous me tentez.

Feliscio : Car dans les plis du manteau de la démocratie se cachent, tels des poux, ces mille tyrannies des tout petits

tyrans - si nombreux au bout du compte – et le manteau en devient si lourd qu'elle ne peut plus marcher.

Sandor : L'image demeure séduisante.

Feliscio : Alors ?

Sandor : Un peu insuffisant, à mon goût.

Feliscio : Insuffisant !

Sandor : Insuffisant. (un silence)

Feliscio : Hum ! Que faut-il de plus ?

Sandor : Il manque en effet quelque chose d'essentiel.

Feliscio : Je ne vois guère...

Sandor : Vous me décevez **le** Diable. (il imite la sonnerie d'une pendule) Ting, ting, ting...

Feliscio : (faisant un effort terrible) Ah ! Hi ! Euh ! Ça y est ! J'ai trouvé !

Sandor : Et bien ?

Feliscio : La femme. Il manquait la femme !

Sandor : Evidemment. Comment **le** Diable peut-il oublier de tenter l'honnête homme sans une femme digne de ce nom ?

Feliscio : Par le grand Béhémoth, Asmodée, Tervagan et Mahon

réunis, je fatigue ! Rester dans cette cathédrale ne me vaut rien. Pourquoi n'y ai-je pensé plus tôt ?

Sandor : Vous êtes pardonné.

Feliscio : La femme. J'ai ce qu'il faut, ici même sous la main pour ainsi dire.

Sandor : Vraiment ?

Feliscio : Un sujet charmant, des plus troublants, pneumatique ô combien, de surcroît cultivée avec ceci.

Sandor : Me feriez-vous l'article, par hasard ?

Feliscio : Juste une petite présentation de la belle Velvet ! (il claque dans ses mains ; par la paroi qui s'ouvre apparaît Velvet en belle robe décolletée, les bras tendus à l'horizontale. Elle fait son entrée en tournant sur elle-même puis s'immobilise à leur côté) N'est-elle pas splendide !

Velvet : Je suis Velvet !

Sandor : Alors là, **le** Diable, bravo. Quelle allure, quelle grâce, quel poumon !

Feliscio : Bien. Je vous laisse faire un peu connaissance tous deux. Je reviendrai plus tard conclure notre affaire, Maître Sandor. (il disparaît)

Velvet : (se balançant en faisant des effets de hanche) Maître Sandor ! Voici un joli nom ; d'où venez-vous cher coeur ?

Sandor : Je pourrais vous poser la même question. Que fait une si jolie jeune femme dans une tenue pareille et dans un lieu pareil ?

Velvet : Disons que je suis ici à demeure.

Sandor : À demeure ? Dans cette cathédrale ? Allons, vous vous moquez ! (un silence) Vous êtes timide ou secrète, peut-être ? En ce qui me touche je suis un étranger, amoureux de la science. On m'a dépêché pour réparer l'horloge.

Velvet : Les bourgeois vous ont demandé de réparer ce tas de ferraille ?

Sandor : Vous dites vrai.

Velvet : En vérité, vous pouvez le faire ?

Sandor : Je m'y emploie à outrance.

Velvet : (fâchée) J'espère que vous n'y parviendrez point.

Sandor : (riant) Pourquoi, je vous prie ?

Velvet : Parce que si vous la remettez en marche, je perdrai ma situation.

Sandor : Que voulez-vous dire ?

Velvet : (un peu gênée) En fait, de fait et par le fait, je m'appelle Ninette.

Sandor : Voici qui est charmant.

Velvet : Oui mais un peu peuple, pas vrai ?

Sandor : Le peuple a du charme, parfois.

Velvet : Non pour les bons bourgeois de Limerick.

Sandor : D'où votre surnom de Velvet.

Velvet : Effectivement. Je sors d'un milieu très rural ; je suis venue chercher fortune dans la grande ville.

Sandor : Un parcours très classique, en fin de compte. Vous avez dû être bien à la peine.

Velvet : Oh oui ! Particulièrement pour trouver du travail honnête.

Sandor : Surtout depuis que l'horloge est à l'arrêt.

Velvet : Rien ne marche mais pas pour tout le monde.

Sandor : Mais que faites vous ici dans cette cathédrale ?

Velvet : J'y habite.

Sandor : Vous plaisantez !

Velvet : Nullement. Je dispose d'une petite suite très coquette dans la galerie haute du cloître.

Sandor : Voudriez-vous m'expliquer quelque peu ou est-ce trop indiscret ?

Velvet : Point du tout. Voyez-vous les bons bourgeois de Limerick ont pour moi des attentions.

Sandor : Je commence à comprendre.

Velvet : Ils s'ennuient parfois auprès de leurs épouses si légitimes.

Sandor : Et vous consolez quelque peu ces messieurs très esseulés.

Velvet : On peut le dire ainsi, en effet.

Sandor : Je suppose que votre confort est assuré au mieux.

Velvet : Je n'ai certes à me plaindre ; mon intérieur est soigné.

Sandor : Avec des miroirs de Venise, des divans profonds, des plantes vertes, des douceurs et sucreries ...

Velvet : N'oublions aussi quelques jolis présents.

Sandor : Bien sûr, afin d'entretenir l'amitié. Vous n'avez donc aucune contrainte.

Velvet : Le travail n'est d'habitude trop épuisant malgré les horaires tardifs. Vous savez, le cuir, les chaînes, le fouet, cela se fait plutôt en nocturne. Disons que le bourgeois de Limerick ont quelques petites manies.

Sandor : J'imagine. Vous vivez cependant cloîtrée, je présume.

Velvet : Je sors peu, il est vrai. J'ai l'obligation, en ce cas, de

me travestir en nonne. Que voulez-vous, il ne faut que l'on me reconnaisse facilement. Tout se sait à la longue. Une nonne, personne ne la remarque ; c'est comme un garçon de café.

Sandor : (hilare) Comme vous y allez !

Velvet : Mais si, mais si. Pour le reste, je ne me plains jamais. Je fais ma petite pelote ; si tout se passe bien, si vous ne réparez point cette maudite horloge trop tôt, je pourrai rentrer chez ma maman.

Sandor : Qui n'est pas au courant, comme de juste ?

Velvet : Bien sûr que si. Ma mère a un sens très aigu de l'économie domestique.

Sandor : (amusé) Je me figure sans peine. Votre vie, somme toute, demeure assez monotone.

Velvet : Hélas !

Sandor : Que faites-vous pour remédier à cette inconfortable situation ?

Velvet : Je ne sors pas souvent comme je vous l'ai dit tantôt. On ne doit savoir ces choses, vous comprenez ?

Sandor : (ironique) Fort bien.

Velvet : Je lis passionnément.

Sandor : Splendide ! Que lisez-vous ?

Velvet : Au début j'étais plutôt concentrée sur les romans d'amour, ceux qui finissent bien.

Sandor : À l'eau de rose.

Velvet : (riant) Mais oui ! On peut rêver, n'est-ce pas ?

Sandor : Voilà qui s'avère même très indiqué.

Velvet : Ensuite j'ai eu ma période roman noir, enquête policière et aventures exotiques.

Sandor : Je devine que vos bons amis vous en faisaient cadeau ?

Velvet : Parfaitement. C'était une des conditions à leur venue dans mon havre de bonheur.

Sandor : Vous joignez l'utile à l'agréable, en substance.

Velvet : En fin de compte, oui.

Sandor : Maintenant que lisez-vous ?

Velvet : Je me suis aperçue de la vanité de toutes ces choses, de leur côté répétitif, de la faiblesse de la trame. Que voulez-vous, à force de lire on devient exigeante.

Sandor : Vous m'en voyez ravi.

Velvet : Adoncques lorsque j'ai eu épuisé les ressources du roman, des récits de voyages ou découvertes, des fictions diverses ou variées, des mémoires des grands hommes, des délires de la littérature ésotérique et j'en passe, je me suis plongée dans les traités de mathématiques.

Sandor : (stupéfait) Cristi ! Vous dites vrai ?

Velvet : Cela vous surprend qu'une femme s'intéresse aux mathématiques ?

Sandor : Point du tout ; ceci me ravit, au contraire. Je vais avoir quelqu'un avec qui converser.

Velvet : Et bien nenni car tout compte fait les mathématiques sont des choses bien ennuyeuses dont on a vite fait le tour. Je suis désormais versée dans la Mystique.

Sandor : (avec déception) Ah ! Voilà autre chose !

Velvet : Ainsi si l'on considère que Dieu voit tout, dans toutes les directions, ne pensez-vous qu'il doit être sphérique ?

Sandor : Je... Je ne m'étais jamais posé la question sous cet angle.

Velvet : Et si l'on admet que l'essence divine doit être triple entre le Père, le Fils, le Saint-Esprit mais d'une seule et même origine n'avons-nous affaire à des triplés ?

Sandor : (amusé) Certes mais qui est la mère ?

Velvet : Ne blasphémez pas, cela demeure très sérieux.

Sandor : À votre place je délaisserais la Mystique pour la Botanique. C'est tout aussi fleuri mais moins risqué.

Velvet : Vous me croyez incapable d'une quelconque exégèse ?

Sandor : Mais non, ne le prenez donc ainsi. Je crains seulement que l'on vous cherche querelle sur des points de droit canon ou que l'on vous fasse quelque procès en hérésie.

Velvet : (bravache) Je voudrais bien voir ceci. Je suis prête à périr pour mes convictions !

Sandor : (la regardant de haut en bas) Ce serait bien dommage !

Velvet : (exaltée) Surtout vivre le Martyre !

Sandor : Vous savez, de nos jours la chose n'a plus vraiment son utilité.

Velvet : Pardon ?

Sandor : Mais oui. La religion s'est installée confortablement ; elle a ses célébrations, processions, bénédictions, anathèmes, indulgences entre autres réjouissances. Les prêtres sont bien assis sur leurs rentes et prébendes, ils ont tâté des richesses et ne se privent vraiment pour...

Velvet : (précipitamment) Oh ! Il vient. Je dois vous quitter. À bientôt Maître Sandor ; nous reprendrons cette conversation plus tard. (elle sort)

L'Evêque : (entrant son damier sous le bras) Peste ! Enfin une créature de notre Seigneur dans cette cathédrale ! Cela fait une éternité que j'arpente ces lieux pour trouver une âme avec qui faire une partie. Vous êtes bien réel au moins ?

Sandor : (narquois) Vous m'en faites douter, Monseigneur.

L'Evêque : Bon. Bien. Je suppose que vous vous êtes égaré, tel la brebis pécheresse, comme le font tant de fidèles en sortant du confessionnal du Père Nittenberg ? Sans faute, il faudra que je vérifie ce qu'il leur dit.

Sandor : Egaré ? Point du tout.

L'Evêque : Sang du Christ ! Vous venez pour relever les troncs des aumônes des confréries ?

Sandor : Non plus.

L'Evêque : Tiens donc, par le chef de Sainte Gudule ! Alors vous livrez les cierges pour la prochaine fête de la Conception de Notre Seigneur ?

Sandor : Ai-je l'air d'un fabricant de cierges ?

L'Evêque : À la vérité, vous n'en avez l'allure. Ils ont toujours sur leurs habits des taches de graisse ou de cire. Je donne ma langue au chat pourvu qu'il ne soit noir.

Sandor : Je suis un savant ; j'ai pour mission de réparer la grande horloge.

L'Evêque : (furieux) Je vois ! Par Saint Poltergeist ! Bien entendu ce misérable bourgmestre Falkenbourg ne m'a en rien tenu au courant. Je suppose qu'ils vous ont engagé à prix d'or ?

Sandor : Hélas vous vous trompez. Je dispose seulement du vivre et du couvert. D'ailleurs sur ce point ce n'est vraiment bien fameux.

L'Evêque : Vous voulez dire qu'ils vous ont permis de loger ici ; que l'on vous y sert vos repas ?

Sandor : Repas demeure un bien grand mot. Une pitance plutôt : du pain sec et de l'eau accompagnés d'un brouet infâme. (un silence) Mon nom est Sandor; je suis un mathématicien.

L'Evêque : De mieux en mieux ! Je reconnais là leur proverbiale pingrerie. Fort bien, maître Sandor, je vous offre mon hospitalité. Vous viendrez partager mes repas de façon à pouvoir accomplir votre tâche dans les meilleures conditions.

Sandor : Je vous en sais gré, Monseigneur mais je suppose que je devrai...

L'Evêque : Faire quelques parties de dames ? Vous supposez bien, mon cher fils. On ne pourra ainsi dire que notre Sainte Mère l'Église ne se soucie de ses enfants.

Sandor : Enfin, s'il faut en passer par là pour mieux se sustenter, j'accepte.

L'Evêque : Allons, ceci vous distraira.

Sandor : Je trouve le résultat obtenu disproportionné avec l'effort fourni.

L'Evêque : Mais non. Mais non. Vous verrez, le jeu de dames a ses charmes, ses subtilités. Aucune partie ne se ressemble.

Sandor : Si vous le dites.

L'Evêque : Je suis un maître en la matière or quand je ne joue pas, je me consacre à la prière.

Sandor : Voici une vie bien réglée. Mais... Le jeu... N'est-ce point quelque peu déplacé pour un prélat ?

L'Evêque : Il n'est question d'argent que je sache.

Sandor : Je m'en doute. Cela dit quel est le gage du perdant ?

L'Evêque : (malicieusement) Rejouer une partie ?

Sandor : À chaque fois ?

L'Evêque : La plupart du temps, oui.

Sandor : Mais encore ?

L'Evêque : Tout dépend de mon humeur. Si je suis dans un mauvais jour cela peut se traduire par la copie de lignes, disons mille ou deux mille fois.

Sandor : Vraiment ? Et quelles lignes ?

L'Evêque : « Je ne laisserai gagner indument mon seigneur l'Evêque », en latin comme de juste.

Sandor : (riant) Le bourgmestre a dû y passer à plusieurs reprises.

L'Evêque : (glacial et méprisant) Ce misérable impénitent croît me rouler dans la farine tel un enfant de choeur en me laissant gagner.

Sandor : Vous lui faites copier ses lignes ?

L'Evêque : Pour lui, j'ai mieux.

Sandor : Je brûle de savoir.

L'Evêque : Un verre d'huile de ricin.

Sandor : (hilare) Vous plaisantez !

L'Evêque : Ai-je l'air par Sainte Kartoffen ? Il le boit, vous savez.

Sandor : Si ses collègues savaient !

L'Evêque : Ils le savent.

Sandor : Mais comment ?

L'Evêque : Parce que je le leur fais boire à eux aussi. Je les ai tous eu au catéchisme et je vous prie de croire que je les connais comme si je les avais faits.

Sandor : Je n'ai donc qu'à bien me tenir.

L'Evêque : (posant le damier sur la table) En effet, par la Sainte lance d'Antioche. Au juste, Messire le savant, vous pouvez réparer cette damnée horloge ?

Sandor : Je pense pouvoir le faire tôt ou tard, Monseigneur.

L'Evêque : Soit. Mais ne vous pressez pas ; hâtez-vous lentement mon fils.

Sandor : Pourquoi ce conseil ?

L'Evêque : Parce que je viens de trouver un adversaire bien disposé : je n'ai aucune envie de le perdre de sitôt.

Sandor : Ce que c'est que le démon du jeu !

L'Evêque : Oui. Aussi n'oubliez point, par Saint Krampf : je gagne toujours.

NOIR

avec un léger claquement de crécelle de cinq secondes suivi d'un grand soupir.

À ce moment de la pièce on doit assister, sous un éclairage atténué, à une sorte de ballet-pantomime avec Sandor, l'Evêque, le diable Feliscio armé d'une énorme clef anglaise, le fantôme de l'horloger et les conseillers municipaux. Velvet tourne sur scène ; les conseillers la suivent très empressés suivis par le diable qui leur donne des coups de clef. L'Evêque, juché sur un socle, fait mine de donner un sermon ; le fantôme de l'horloger parcourt la scène en tous sens en faisant des sauts à pieds joints comme pour son parcours de santé. Sandor reste immobile sur le côté de la scène, se tenant le menton d'un air très dubitatif. Au bout d'un moment l'Evêque descend de son socle et rejoint Sandor, Velvet monte sur le socle, se fait adorer par les conseillers. Le diable poursuit le fantôme de l'horloger et ils sortent de scène. Les conseillers poussent le socle avec Velvet vers la sortie de scène. Sandor avec l'Evêque demeurent seuls. Résonne alors un grand Kloug de l'horloge qui ébranle tout.



Troisième mouvement pendulaire et aléatoire – Rien ne va plus.

Le même décor que précédemment avec Sandor endormi sur sa table de travail où une seule chandelle achève de se consumer. Le jour se lève peu à peu, la lumière augmente ainsi en venant par l'oculus qui éclaire la pièce. C'est un beau moment de paix et de sérénité. Le diable Feliscio fait son apparition au milieu de cette douce atmosphère.

Feliscio : (regardant Sandor) N'est-il point chou ? Le sommeil a toujours quelque chose de charmant chez l'être humain. Pour une fois qu'il ne pense à bien faire, qu'il prend des forces pour toutes les tâches infectes qu'il devra accomplir ! N'est-il pas mignon notre savant ! Oh ! Il ne manque en rien de vaillance ; il a refusé toutes mes propositions malhonnêtes or l'échéance fatale approche : le mois concédé va s'achever. Hé ! Hé ! (Sandor s'éveille lentement) Bien le bonjour Messire Mécanome.

Sandor : Encore toi ! Que me veux-tu ?

Feliscio : Tu le sais bien.

Sandor : Je ne me suis encore décidé.

Feliscio : Nous sommes à la fin du mois dans à peine plus d'un jour .

Sandor : Je sais. Je sais.

Feliscio : À ce que je constate, tu n'as rien trouvé. Tu ne peux toujours pas dépanner cette horloge.

Sandor : Je n'y comprend rien. Tout demeure à sa place ; aucune pièce ne manque, pourtant...

Feliscio : (riant) Tu n'y arriveras jamais. Par contre, si nous concluons notre petite affaire...

Sandor : Attends un moment encore, veux-tu ?

Feliscio : Tout ce que tu désires, mon prince. Mais les bons bourgeois de Limerick avec leur bourgmestre à leur tête ne vont te laisser la bride sur le cou. D'ailleurs je les entends qui viennent ; je te laisse en leur fatale compagnie, amuse-toi bien. (il sort)

Sandor : Cela devait arriver tôt ou tard. Enfin, voyons ce qu'ils ont à me dire. (les bourgeois conseillers et le bourgmestre font leur entrée suivis par Bourrin et Petitjaunâtre)

Falkenbourg : Bien le bonjour, Maître Sandor.

Wolfram : Bien le bonjour à vous.

Hoffmann : Salut à notre bon savant.

Gotring : Nous vous baisons les mains.

Ludenbar : À défaut d'autre chose...

Sandor : Messieurs les conseillers, Monsieur le bourgmestre, Messieurs...

Bourrin : Alors c'est lui ?

Petitjaunâtre : À l'évidence, oui.

Falkenbourg : Nous ne vous dérangeons point dans vos travaux , cher Maître ?

Sandor : Si j'avais été averti de votre visite, j'aurais fait un peu de rangement.

Ludenbar : Alors, où en êtes-vous ?

Gotring : Nous brûlons de savoir.

Hoffmann : Cela s'éternise.

Wolfram : Le peuple commence à se poser des questions.

Falkenbourg : C'est en effet gênant que le peuple se pose des questions car il a la fâcheuse tendance à vouloir obtenir des réponses.

Sandor : Lui avez-vous dit que les questions sont souvent plus intéressantes que les réponses ?

Bourrin : Nous avons affaire à un comique.

Petitjaunâtre : Ou à un incompetent.

Falkenbourg : Ces messieurs sont venus nous trouver récemment munis d'un concept remarquable.

Sandor : (ironique) Le problème dans le concept demeure le cept.

Gotring : Vraiment très drôle !

Ludenbar : Je vous l'avais bien dit qu'il se moquait de nous.

Hoffmann : En plus c'est moi qui le nourris.

Wolfram : Allons un peu de sérieux, je vous prie. Où en êtes-vous Maître Sandor ?

Sandor : J'ai vérifié l'ensemble des rouages ou mécanismes de votre horloge.

Falkenbourg : Quel en demeure le résultat ?

Sandor : Rien n'est à changer ; aucune pièce ne manque.

Falkenbourg : Mais elle ne fonctionne et vous ne savez pourquoi.

Sandor : Je dois l'admettre.

Falkenbourg : Ainsi ces messieurs arrivent à point nommé.

Bourrin : Cabinet Bourrin et Petitjaunâtre. Ingénierie prospective, Médiation qualitative, Gestion des Possibles.

Petitjaunâtre : Cabinet Petitjaunâtre et Bourrin. Programmation évolutive, Affinage sélectif, Aide à la décision réalisatrice.

Sandor : Je devine sans peine. Vous allez vous passer de mes talents.

Falkenbourg : Nous vous avons donné un mois plein.

Sandor : Il s'achève dans les deux jours.

Wolfram : Nous n'avons qu'une parole.

Hoffmann : Jusqu'au moment où nous décidons de la reprendre.

Gotring : Je suggère qu'on l'envoie dans les mines au plus vite.

Ludenbar : Oui mais après un petit passage à la question.

Sandor : Reconnaissons que vous avez de la suite dans les idées, Messieurs. Peut-on savoir comment le Cabinet Bouzin et Petitsaumâtre envisage de traiter le problème ?

Bourrin : Bourrin et Petitjaunâtre.

Petitjaunâtre : Petitjaunâtre et Bourrin.

Falkenbourg : (agacé) Bien. Bien. Nous vous écoutons, Messieurs. Vous bénéficiez de chaudes recommandations ainsi que de références prestigieuses d'après ce que j'en sais.

Bourrin : Oui. Le projet du viaduc sur la rivière Wunderbar, nous l'avons managé.

Petitjaunâtre : Nous avons piloté aussi la construction des réseaux d'irrigation de la région de Waitensee.

Sandor : J'ai entendu parler de ces réalisations, en effet. Je crois que le viaduc s'est effondré peu de temps après son achèvement.

Bourrin : Oui mais nous savons pourquoi.

Sandor : Quant au réseau d'irrigation, il a provoqué en quelques années de telles remontées de sels minéraux que la région s'en trouve rendue totalement infertile. Chose irréversible, hélas.

Petitjaunâtre : Oui mais cet effet indésirable n'était inclus dans le cahier des charges.

Falkenbourg : Ahum ! Nous sommes tout ouïes.

Bourrin : Si fait Monsieur le bourgmestre, nous allons appliquer dans le cas qui nous occupe les lois de la Suprématurque.

Petitjaunâtre : Cela s'impose.

Wolfram : La Suprématurque, dites-vous ?

Hoffmann : Bien sûr ! Où avais-je donc la tête ? En voici une évidence !

Gotring : Peut-on nous expliquer ?

Ludenbar : Encore quelque chose qui va coûter la peau des oreilles.

Bourrin : La Suprématurie comporte quatre lois liées et immuables.

Petitjaunâtre : La première spécifie que :

Tout être intelligent doué de conscience a pour finalité la suprématie sur les autres avec le contrôle des moyens de la subsistance.

Bourrin : La seconde affirme que :

Cette première loi s'applique à l'environnement direct de l'être intelligent sans préjudice de son environnement universel.

Petitjaunâtre : La troisième enchaîne sur le fait que :

Cet état de contrôle vise à l'unicité des actes, des œuvres, des pensées.

Bourrin : Enfin la quatrième nous dit que :

Tout conflit de Suprématurie se résout nécessairement par le mensonge du plus fort. (un silence)

Falkenbourg : Je ne me savais pas si suprématiste.

Sandor : Voilà donc un bon jour, monsieur le bourgmestre, où vous avez découvert que vous faisiez de la Suprématurie sans le savoir.

Ludenbar : Je n'ai rien compris.

Gotring : Moi non plus.

Hoffmann : Pourtant voici qui est lumineux !

Wolfram : Pardonnez ma naïveté mais quel rapport y-a-t-il avec notre horloge ?

Bourrin : Le rapport s'impose de lui-même : votre horloge ne fonctionne pas empêchant toute activité temporelle digne de ce nom. N'est-il vrai ?

Wolfram : Vous êtes on ne peut plus clair.

Petitjaunâtre : Il suffit donc d'optimiser le concept de l'horloge en partant du fait qu'elle est obligatoirement à l'heure au moins deux fois durant la journée.

Falkenbourg : Poursuivez.

Bourrin : La Suprématurie nous incite en conséquence à nous caler sur ces deux moments de référence pour en tirer le point de cible.

Gotring : Peut-on nous traduire ?

Sandor : Je suppose qu'il s'agit de l'objectif.

Petitjaunâtre : (méprisant) Quel terme dépassé ! Le point de cible sera atteint dès que la population saura qu'entre les deux moments référentiels il doit s'écouler un parcours qualitatif/quantitatif référent auquel il doit être associé un système référé suffisamment néogène sans devenir corrosif.

Ludenbar : Alors là, je suis dans la purée de pois !

Hoffmann : (applaudissant) Brillant ! Magnifique ! Génial !

Bourrin : Merci. Merci. C'est bien naturel. Le tout consiste à exercer de la transversalité dans notre action auprès de nos concitoyens ; d'appliquer en tous lieux une modalité sémantique de représentation. Je dirai que dans une dynamique sociolinguistique voire psycholinguistique, nous devons instaurer une relation syntagmatique visant au paradigme de type possessif. Hormis ce présupposé distributionaliste, notre parcours va s'inscrire dans l'authentique acquisition d'un langage discursif en évitant toute pathologie de ce dernier, cela va de soi.

Petitjaunâtre : Une typologie des faits de sens pour ainsi dire, ornée d'un discours de fiction narrative, une énonciation de la vision dans la fiction combinatoire sémantique pour aboutir au temps du discours et de la modalité dans la langue.

Bourrin : Sans omettre les fonctions syntaxiques.

Petitjaunâtre : Et les transformations discursives. (un grand silence)

Sandor : Impressionnant !

Hoffmann : Monsieur le bourgmestre, nous devons engager ces gens sur l'heure. Ce sont nos sauveurs !

Gotring : Si les résultats obtenus s'avèrent satisfaisants, j'accepte de ne rien y comprendre.

Ludenbar : Combien va nous coûter cette glute ?

Wolfram : Vous dites, Ludenbar ?

Ludenbar : Mais oui, une glute : un énorme machin inutile qui fait glut, glut, glut quand on le plonge dans l'eau.

Wolfram : Voyons, ne soyez négatif. (tous se tournent vers le bourgmestre)

Falkenbourg : Si je comprends bien messieurs, vous prônez de ne se soucier en rien du fonctionnement de la machine ?

Bourrin et Petitjaunâtre : C'est cela, monsieur le bourgmestre.

Falkenbourg : Derechef vous nous incitez à mettre au point une communication auprès de nos concitoyens afin de les persuader de la chose comme nécessaire, inévitable, suffisante, à la fin heureuse.

Bourrin : On ne peut plus juste.

Sandor : Un bel enfumage en quelque sorte.

Petitjaunâtre : Oui... Euh ! Non, qu'allez-vous chercher là ! Où sont vos résultats pour vous permettre de critiquer ?

Sandor : Je ne critique nullement ; je m'amuse.

Falkenbourg : Le projet me semble fort séduisant mais il manque une chose primordiale.

Petitjaunâtre : Laquelle, monsieur le bourgmestre ?

Bourrin : Nous sommes à votre complète écoute.

Falkenbourg : Comment vais-je expliquer à nos concitoyens qui ne sont certes des benêts qu'entre les deux moments où la pendule sera à l'heure nous ne serons de fait dans la même situation qu'à présent ?

Bourrin : Oh ! Ce n'est que ceci qui vous tracasse ! Nous avons la solution adéquate.

Petitjaunâtre : Il suffit d'allumer une bougie au moment de l'heure juste soit douze bougies par demi-journées.

Bourrin : Avec vingt-quatre bougies par jour l'affaire sera réglée. (Sandor éclate de rire ; les autres restent les bras ballants)

Falkenbourg : (sarcastique) Vous voici en train de me dire que chacun d'entre nous devra entretenir vingt-quatre bougies par jour afin de mesurer le temps ! Mais c'est ruineux !

Bourrin : Nous vous fournirons les bougies.

Petitjaunâtre : À un prix modique.

Ludenbar : Nous y voilà !

Bourrin : Cela dit, on peut aussi utiliser de gros cierges. Ils sont un peu plus chers mais l'entretien demeure moindre.

Hoffmann : Quelle belle idée !

Gotring : On voit bien que votre gendre fabrique des cierges.

Hoffmann : Oui et alors ? Il faut bien faire fonctionner le petit commerce.

Ludenbar : Pas si petit que ça, le petit commerce !

Hoffmann : Imaginez l'effet que cela va faire toutes ces bougies allumées ! Ce sera féérique !

Gotring : Pour vos finances, à n'en point douter.

Ludenbar : Les incendies ! Vous avez pensé aux incendies ?

Wolfram : Toujours aussi pessimiste, conseiller Ludenbar.
Ceci dit, nous allons passer notre temps à allumer des chandelles.

Sandor : En vous souhaitant qu'il n'y ait pas trop de courants d'air.

Falkenbourg : Vous dites ?

Sandor : Le courant d'air fait en sorte que la chandelle brûle plus vite, ce me semble.

Gotring : L'addition va être vraiment salée !

Bourrin : Nous pouvons imaginer des tarifs adaptés, voire dégressifs.

Falkenbourg : Adaptés à quoi ?

Petitjaunâtre : Le temps de vous habituer à manier la chandelle (Sandor pouffe de rire). Nous pouvons d'ailleurs organiser des stages de formation pour le personnel qui sera dévolu à cette tâche essentielle.

Bourrin : Sur une paire d'années on devrait obtenir de très bons résultats.

Hoffmann : Qu'attendons-nous, monsieur le bourgmestre ?
(un silence)

Falkenbourg : Combien de temps vous faut-il encore Maître Sandor ?

Sandor : Pour ce que vous souhaitez j'ai besoin d'un mois supplémentaire.

Falkenbourg : Je vous donne une semaine.

Hoffmann : Quoi ! Vous lui donnez cent soixante huit bougies !
Quel scandale !

Falkenbourg : Ne me tentez pas, Hoffmann ; si vous insistez nous pouvons lui en donner deux cents, cela fera un compte rond.

Wolfram : Les comptes ronds font les amis sincères.

Gotring : Ce qu'il y a de crispant chez vous, Wolfram, ce sont vos sentences bon marché.

Ludenbar : Et votre incorrigible optimisme de diplomate.

Wolfram : Que voulez-vous dire ?

Falkenbourg : Bien messieurs, assez tergiversé. Maître Sandor disposera donc d'un ultime délai d'une semaine supplémentaire. Passé ce temps, si aucun résultat n'est obtenu, il sera dans l'obligation de nous rendre des comptes. Quant à vous messieurs, nous vous remercions pour votre présentation ; nous vous demandons de rester en contact avec nos scribes qui vous écriront.

Bourrin : Bien monsieur le bourgmestre.

Petitjaunâtre : Nous demeurons à votre entière disposition.
(ils sortent)

Sandor : Edifiant n'est-ce pas ?

Falkenbourg : Signe des temps.

Sandor : Au moins ils ont quelque vocabulaire.

Falkenbourg : Tout comme les mathématiciens.

Sandor : Les mathématiciens n'espèrent être entendus.

Falkenbourg : Eux non plus, j'en ai peur.

Hoffmann : Alors, monsieur le bourgmestre, pour ces chandelles je puis annoncer la bonne nouvelle à mon gendre ?

Falkenbourg : Sortez tous ! J'ai besoin d'un peu de place pour réfléchir. (Tous sortent de scène) Dieu que le fait d'être élu peut s'avérer pesant ! Quand on choisit quelqu'un sur dix prétendants on fait neuf mécontents et un ingrat ! Lorsqu'on conclut un marché, on vous cherche toujours noise pour la moindre peccadille. Dès que vous maniez quelque peu le népotisme, on vous accuse d'être un Borgia. Ah ! Quel métier ! Le pire étant la compétence, cette chose abominable qui s'immisce partout. Pourquoi faut-il ici ou là des gens si compétents ? Le monde marcherait au mieux s'il n'y avait que des pleutres, des ganaches, gouvernés par des cyniques.

Feliscio : (surgissant dans le dos du bourgmestre) C'est-à-dire toi, Berthold.

Falkenbourg : Sodomite ! Tu as le don pour surprendre ton monde !

Feliscio : (regardant ses ongles) Voilà qui est en effet plutôt dans mes cordes, cher Berthie.

Famkenbourg : Alors, où en es-tu ?

Feliscio : Il ne veut rien savoir.

Falkenbourg : Nous avons affaire à un coriace.

Feliscio : Très intelligent avec ça.

Falkenbourg : As-tu bien tout essayé ?

Feliscio : À peu près tout.

Falkenbourg : L'argent ? La flatterie ? La vanité ?

Feliscio : Oui, en vain.

Falkenbourg : Et Velvet ?

Feliscio : Bien entendu.

Falkenbourg : Qu'en est-il ?

Feliscio : Ils versent en plein débat théologique dès qu'ils se rencontrent.

Falkenbourg : Que dis-tu ?

Feliscio : Mais oui. Velvet est tellement ennuyée par vos personnes qu'elle dévore tous les livres qui lui tombent sous la main. Depuis peu elle donne dans sa phase mystique.

Falkenbourg : Je n'en crois pas mes oreilles !

Feliscio : Plutôt comique comme situation ! Une fille entretenue qui s'entiche de répandre le dogme de la consubstantialité.

Falkenbourg : Misère ! Alors quand j'irai la voir il me faudra parler du sexe des anges ?

Feliscio : N'allons donc jusque là. Tout un chacun sait que les anges sont à voile et à vapeur.

Falkenbourg : Pardon ?

Feliscio : Qu'ils sont bisexuels.

Falkenbourg : Je ne t'ai engagé naguère pour que la situation tourne à ce Capharnaüm.

Feliscio : Tu m'as engagé, souviens-toi Berthie, pour arrêter l'horloge. Tu voulais consolider ton pouvoir n'est-ce-pas ? C'est chose faite : l'horloge ne marche plus et tu diriges ton petit monde à ta guise.

Falkenbourg : Certes mais ceci prend un tour qui ne me plait point du tout. Le peuple grogne.

Feliscio : Le peuple grogne toujours pour un oui ou pour un non.

Falkenbourg : Je suis bien placé à le savoir, merci. Là on va directement vers l'émeute. Il va falloir remettre cette maudite mécanique en marche.

Feliscio : Une émeute n'est pas une si vilaine chose sais-tu. D'abord on se fait plaisir : on casse à tout va, on consomme force boissons alcoolisées, on assouvit ses instincts les plus délicats. Rien de bien fâcheux, tu en conviendras.

Falkenbourg : Je te demande de remettre cette horloge en marche. Je n'ai pas envie de me balancer au bout d'une corde.

Feliscio : Tout de suite les grands mots ! Comme tu y vas ! Certes on chahute un peu le bourgeois mais la chose ne dure jamais bien longtemps. Après coup on peut reprendre la main sur ces vilains factieux pour le bien du bon peuple.

Falkenbourg : Peut-être. Cependant en le présent cas, je suis en première position.

Feliscio : Rôle peu enviable, il est vrai.

Falkenbourg : Or donc vas-tu m'obéir ?

Feliscio : Non. Je n'ai pas envie.

Falkenbourg : Nous avons des accords.

Feliscio : Je suis **le** Diable. Depuis quand **le** Diable respecte-t-il des accords ?

Falkenbourg : Nous avons parlé d'or. De beaucoup d'or.

Feliscio : Aussi de quelques jolies et accortes catherinettes. J'ai un faible pour les tendrons non consommés.

Falkenbourg : Tu les auras.

Feliscio : À t'entendre on se demande qui est **le** Diable ici.

Falkenbourg : Tu as ma parole.

Feliscio : Qui est aussi consistante que de la fumée ou du fromage mou ?

Falkenbourg : Ce que tu dis m'attriste.

Feliscio : Tu vas t'en remettre, mon petit Berthie. Tu vas survivre comme tous les gens méchants.

Falkenbourg : Alors que va-t-il se passer ?

Feliscio : Tu verras bien. Cela va te donner quelques sueurs et là je trouve que nous frôlons la juste cause. D'autre part j'ai très envie de voir comment Sandor va s'en tirer.

Falkenbourg : Je lui ai donné cent soixante bougies de plus.

Feliscio : Tu veux dire une semaine.

Falkenbourg : Oui. Oui. Mais il n'arrivera à rien, voilà qui est certain.

Feliscio : Je t'ai dit qu'il a oublié d'être stupide. Je crois qu'il a presque deviné.

Falkenbourg : Deviné quoi ?

Feliscio : Cela ne te regarde nullement.

Falkenbourg : J'en déduis que l'horloge demeurera muette.

Feliscio : Peut-être bien que oui, peut-être bien que non.

Falkenbourg : Qu'exiges-tu pour la faire repartir ?

Feliscio : Je crois que tu ne peux payer ce prix là.

Falkenbourg : Dis toujours, misérable gâte-sauce !

Feliscio : Vous en êtes un autre, mon cher !

Falkenbourg : Parle !

Feliscio : Calmez-vous, monsieur le bourgmestre, calmez-vous. Il n'y a lieu de s'énerver outre mesure. Vous l'aurez votre moment de gloire.

Falkenbourg : À la fin que veux-tu ?

Feliscio : Plusieurs choses. En premier j'adore par dessus tout m'amuser or me voici comblé ; je n'ai point envie de bouder mon plaisir. Ensuite j'adore l'intelligence ; la voir à l'oeuvre en la personne de cet étranger m'intéresse au plus haut . Enfin je suis très gourmand.

Falkenbourg : Quel genre de gourmandise ?

Feliscio : La cervelle à la persillade. J'en raffole. (un silence)

Falkenbourg : Si cela peut te convenir, tu n'as que l'embarras du choix parmi mes conseillers.

Feliscio : (riant) Non. Ces gens n'ont vraiment de cervelle véritable ; tout au plus de la sauce blanche. Je veux de la cervelle bien goûteuse, déliée, rompue aux jeux de l'esprit. Une cervelle dotée d'intellect quoi !

Falkenbourg : En effet je ne suis aucunement disposé à t'accorder ceci. Je n'ai à ce niveau le sens du service public.

Feliscio : Je m'en doutais. Tu es loin d'être le seul...

Falkenbourg : Soit. Nous allons attendre. Lorsque la semaine sera écoulée, tu pourras prendre la cervelle de Maître Sandor.

Feliscio : (hilare) Je doute qu'il consente.

Falkenbourg : Qui lui demande son avis ?

Feliscio : J'aime beaucoup les tyrans : ils disposent toujours d'une solution de rechange.

Falkenbourg : Ainsi nous sommes à l'unisson : tu saisis la cervelle de cet étranger puis l'horloge reprend son service.

Feliscio : Admettons pour l'heure.

Falkenbourg : Ce fut un plaisir de te revoir et de t'entendre.

Feliscio : Jusqu'à la prochaine fois, bourgmestre. (Falkenbourg sort, entre Sandor)

Sandor : J'ai tout entendu **le** Diable.

Feliscio : Toi aussi tu viens à la diplomatie.

Sandor : Il s'agit de ma cervelle, il me semble.

Feliscio : Voyons, ne te mets donc en peine : on vit bien sans cervelle aucune. Tu ne sentiras rien.

Sandor : J'ai le faible d'y tenir.

Feliscio : Profites-en tant que tu en dispose encore. On vient, je te laisse. (il va pour sortir) Ah, au fait je vais faire un pari avec toi parce que tu m'es sympathique.

Sandor : Lequel ?

Feliscio : **Le** Diable et le bourgeois ont toujours quelque chose à se dire. Cela fait partie du métier. Mais toi tu es un savant, la chose n'a pas la même consistance.

Sandor : Trop aimable !

Feliscio : Ne fais point le modeste : tu es ce que tu es. Les savants ont droit à une chance avec moi. Si tu dépannes l'horloge...

Sandor : Que feras-tu ?

Feliscio : Si tu requinques cette fichue mécanique donc que tu leur sauve la mise...

Sandor : Accouche, crapaud !

Feliscio : Je veux bien me transformer en souris !

Sandor : Tu ne parles pas sérieusement !

Feliscio : On ne peut plus.

Sandor : Pourquoi te ferais-je confiance ?

Feliscio : D'abord parce que tu n'as guère le choix. Personne ne te demande ton avis en ces lieux ; pourtant c'est toi qui peut redonner vie à tout ce petit monde immobile.

Sandor : Tu dis juste.

Feliscio : Alors encore un effort Maître Sandor. Je te quitte, j'ai affaire dans la maison de l'un de ces bourgeois : l'une de ses filles, hé, hé ! (il sort. On entend un grand cliquetis de l'horloge durant dix secondes)

Sandor : (lentement) Oui... Tout dépend de toi Sandor. Tout dépend de toi ! Te voilà fait comme un rat.

POESIE du RAT

Ainsi va la vie, petit rat
tout comme le vieux berger
j'ai parcouru le monde, l'existence
je suis venu ici où au calme
mes brebis vivent et meurent
et tous les matins je vois le ciel.

Ne sois pas méchant avec moi, l'azur
je suis ton aîné sans doute

moi aussi j'ai été jeune
je voulais la gloire, la victoire
tout de suite...
je n'aurai rien de tout cela.

Mais au contraire j'accompagne le soleil
me disant que de ce jour
je risque de ne pas en réchapper
tout ceci peut aller vite
on te demande de te battre
et de mourir à coup sûr
on te demande de rester immobile
ici là où tu es.

Et toute cette chose tu le fais
ignorant tout du pourquoi
tu le fais comme un lion amoureux !
Tu adores un nombre
n'importe lequel même s'il est fatal.

Ainsi le jour vient splendide
il paraît à mes yeux étonnés
moi, le vieil immobile
privé du moindre geste
et du moindre vouloir.

Voilà ce que j'avais à te dire, le rat
songe bien avant de t'engager
car le sort ne laisse pas deux fois
jouer la même partie.
Il t'accable ou te surprend au ciel naissant
souviens-toi de cela, petit rat.

(Sandor penche la tête, accablé et demeure dans la douce pénombre. Velvet fait alors son entrée, comme précédemment en tournant sur elle-même, les bras à l'horizontale. Elle s'arrête devant lui avec un faisceau de lumière ; il ne la voit pas et demeure prostré.)

Velvet : Bonjour, cher coeur !

Sandor : (levant lentement la tête) Bonjour à vous.

Velvet : Vous semblez soucieux.

Sandor : Je suis triste.

Velvet : Triste ? Mais pourquoi ?

Sandor : Peu importe ; je n'ai aucune envie de parler de théologie aujourd'hui.

Velvet : (avec un petit rire) Il se trouve que moi non plus.

Sandor : Je vous en prie laissez-moi seul.

Velvet : Cela non plus je n'en ai envie.

Sandor : Que me voulez-vous ?

Velvet : (s'asseyant sur les genoux de Sandor et mettant les bras autour de son cou) Je ne vous plais donc en rien.

Sandor : (amusé) Là n'est la question.

Velvet : J'ai quelques atouts maîtres.

Sandor : Votre jeu se laisse apprécier à sa juste valeur.

Velvet : Vous me plaisez, Maître Sandor.

Sandor : Il ne faut pas.

Velvet : (lui frottant la chevelure) Oh ! Le vilain pas beau !
Que lui arrive-t-il à notre cher Sandor ?

Sandor : Je vous l'ai dit ; je suis triste.

Velvet : Dites-moi tout.

Sandor : Je ne trouve aucune solution. Je suis impuissant.

Velvet : Là, permettez-moi d'en douter.

Sandor : Ne vous moquez de moi, je vous prie.

Velvet : Pardon. Allons, dites-moi.

Sandor : Vous ne comprendrez pas.

Velvet : (en colère) Qu'en savez-vous ? Ce n'est point parce que l'on vous dit savant que vous êtes supérieur. Vous voici bien pareils, vous les hommes et leur pouvoir. Les femmes se doivent de rester à leur place, de régler leur parure pour plaire, faire de beaux enfants mais par dessus tout ne pas se mêler des affaires des messieurs qui viennent toutefois chercher consolation dans nos bras quand ils en ont besoin. Avec cela pas un mot de plus, pas une critique, dire merci pour vos cadeaux stupides ou dégradants. Mais le pire c'est quand vous vous appliquez à nous séduire de la voix ou du geste. Vous nous couvrez de robes, de bijoux, pour mieux nous tenir cachées ou au contraire nous exhiber à moitié nues tel des animaux de race puis...

Sandor : (lui mettant le doigt sur la bouche) À moi de vous demander pardon. Je ne voulais vous offenser.

Velvet : (écartant d'un coup de main la main de Sandor) Je sais ce que l'on dit : il n'y a que les charrois qui ne lui sont passés dessus.

Sandor : (riant) Or ce n'est point la vérité ?

Velvet : Pas tout-à-fait.

Sandor : (après un silence) Regardez-moi Velvet. Croyez-vous que votre vie telle que vous l'avez menée me porte à vous juger ?

Velvet : (le regardant fixement) Non. Non, je n'en crois rien.

Sandor : Voici un bon début. Vous êtes une belle personne, au propre comme au figuré ; mon seul souci est de ne point vous faire souffrir.

Velvet : Et si j'ai envie de souffrir ?

Sandor : Comme il vous plaira, Velvet mais sans moi.

Velvet : Cher Sandor, voudriez-vous m'en dire un peu plus ?

Sandor : Je n'ai aucun avenir si je ne trouve la raison qui empêche l'horloge de fonctionner.

Velvet : Vous pensez que les bourgeois vous feront un mauvais sort ?

Sandor : Il n'y a pas qu'eux.

Velvet : On peut vous faire fuir discrètement.

Sandor : Cela ne servira à rien.

Velvet : Vous voilà bien mystérieux.

Sandor : J'ai mes raisons.

Velvet : (en se levant des genoux de Sandor) Bon. Cela vous regarde, Maître Sandor. (un silence) Vous ne croyez donc en la force de l'Amour ?

Sandor : Je n'en vois aucun dans cette affaire. De l'intérêt, certes ; du pouvoir plus encore.

Velvet : Vous devriez considérer la situation sous sa conduite.

Sandor : Il me paraît difficile d'aimer ce bourgmestre ainsi que ses conseillers d'un amour fraternel. Ou alors ce sera d'un amour carnassier.

Velvet : On peut faire croire à l'Amour.

Sandor : Je ne suis guère très versé dans les philtres.

Velvet : Vous savez bien de quoi je veux parler.

Sandor : Je le sais ; la chose a fait partie autrefois de ma souffrance. (un silence)

Velvet : Vous reviendrez à l'Amour puisque le véritable Amour s'accompagne de la Vérité et de la Beauté.

Sandor : Pour ceci il faut pouvoir vivre dignement, avoir quelque avenir.

Velvet : Le moindre moment d'Amour se prend au vol, Maître Sandor. Même le pied devant la tombe, même vêtu de haillons.

Sandor : Je vous envie pour votre foi, Velvet.

Velvet : Nous pourrions partir ensemble vous et moi.

Sandor : Il est trop tard.

Velvet : Pourquoi ? Dites-moi pourquoi ?

Sandor : Vous êtes jeune ; je suis déjà presque vieux. Mon temps se compte en jours, le votre s'ouvre devant vous.

Velvet : Pourtant vous seul paraissez vivant ici.

Sandor : Merci de m'accorder cette grâce.

Velvet : Vous allez trouver la solution, Maître Sandor. J'en suis assurée, je le sens. Puis-je vous conseiller quelque chose ?

Sandor : (ému) Oh oui, ma chère amie !

Velvet : Ne faites plus confiance en votre esprit, en votre belle intelligence. Elle vous épuise en pure perte ; vous entraîne vers mille et mille spéculations toutes plus inutiles. Non ; jetez ce masque de la Science, cette apparence du savoir. Parce que la Science n'est autre que Poésie, Maître Sandor. Ce qui nous est incompréhensible, ineffable, n'a de sens que si nous nous y jetons tout entiers. Ainsi le ciel d'azur qui nous cache l'univers n'est qu'une belle robe de mensonge.

Sandor : Il nous emplit de joie et nous manque lorsqu'il s'absente.

Velvet : Oui ; la même tristesse nous étreint par manque de l'Amour.

Sandor : Si j'avais quelques années de moins !

Velvet : Ecoutez-vous mon conseil ?

Sandor : Je vous promets.

Velvet : (lui prenant les mains) L'horloge n'existe pas. Le Temps n'existe pas. Ces murs n'ont aucune consistance face à notre sentiment d'appartenir. Vous allez voir, ami ; vous allez voir enfin. Vous viendrez au fond de la mer où vous reposerez et là, immobile où vous serez, l'idée s'imposera à vous, pure, sonore. Saisissez-la, rapportez-la. (elle sort de scène très vite en tournant sur elle-même)

Sandor : (se levant lentement) La vie demeure chose étrange. Elle nous possède quelque temps ; peu de temps. On y fait des

rencontres et puis... Qui aurait dit que sur ce petit brin du monde il se trouvait pareille fleur ? (l'Evêque survient alors sur scène)

L'Evêque : Ah ! Vous voici Maître Sandor ! Je vous cherchais tantôt. Par Hérode le Tétrarque, si nous faisons une vaste partie de dames ?

NOIR

très lent mouvement de crécelle pendant trente secondes.



Quatrième mouvement pendulaire et aléatoire – Tout rentre dans l'Ordre.

Le décor est à nouveau celui de la salle du conseil municipal de la ville de Limerick. Sont présents le bourgmestre, les conseillers, l'Evêque ; ils patientent manifestement depuis quelque temps et montrent des signes d'agacement.

Falkenbourg : Monseigneur Evêque, permettez-moi d'être en désaccord avec vous.

L'Evêque : Cette ville se meurt, monsieur le bourgmestre. Non seulement parce qu'il ne s'y passe rien, qu'il n'y a plus de commerce mais parce que les gens ne croient plus en rien.

Falkenbourg : La croyance, cela vous concerne Monseigneur. Il vous appartient de motiver vos ouailles.

L'Evêque : Comment voulez-vous inciter les fidèles à la spiritualité lorsqu'ils ne cessent de penser à payer leurs impôts ou à frauder le fisc ? N'est-ce point ce que vous faites, parler sans cesse d'argent, d'économies, de gestion en bon père de famille ?

Falkenbourg : C'est vous Monseigneur qui dites cela ? Je leur dis ce qu'ils veulent entendre, ainsi ils votent bien.

Ludenbar : Ces derniers temps un peu moins.

L'Evêque : Je vois ; vous plaidez bien votre cause.

Gotring : Non, il se trouve des gens pour ceci.

Hoffmann : Ceux qui communiquent.

Wolfram : Tout juste.

L'Evêque : Du mensonge. Encore du mensonge et de la manipulation.

Falkenbourg : Si vous voulez. Le résultat seul compte.

L'Evêque : Dans cela vous gouvernez ?

Falkenbourg : Fort bien. Avec quelques-uns. (il montre du geste les conseillers)

L'Evêque : Tout est donc mensonge.

Falkenbourg : Comme vous y allez ! Je trouve ces derniers temps que je me suis adouci.

Ludenbar : Je n'avais pas remarqué.

Gotring : Mais que fait-il, bon dieu !

L'Evêque : Conseiller Gotring vous copierez mille fois : je n'insulte point le Seigneur mon Dieu.

Gotring : Pardon, Messire Evêque mais ce Sandor de malheur abuse quelque peu.

L'Evêque : Cela ne justifie aucunement votre écart de langage.

Wolfram : Nous ne nous sommes trompés de date par hasard ?

Hoffmann : Peut-être d'heure ?

Ludenbar : Mais non ; il nous a demandé de tous nous réunir à six heures du soir c'est-à-dire au moment de la dix-huitième bougie.

Falkenbourg : Vous avez adopté ce moyen des bougies, en définitive ?

Ludenbar : Oui, le gendre d'Hoffmann m'a fait un prix des plus intéressant.

Gotring : Cela vous satisfait pleinement ?

Ludenbar : À vrai dire la chose s'avère fastidieuse et assez coûteuse mais on peut s'y retrouver si on ferme bien les portes ainsi que les fenêtres.

Gotring : Pourquoi donc ?

Ludenbar : À cause des courants d'air.

Falkenbourg : Maître Sandor avait ainsi raison.

Hoffmann : Concédonz lui ceci ; mais si vous prenez des grands cierges comme je le fais, mon cher Ludenbar...

Ludenbar : Je n'ai nullement envie d'enrichir votre gendre outre mesure puis de me croire dans une veillée mortuaire.
(un silence)

Wolfram : Que fait-il ?

Gotring : J'espère pour lui qu'il a des choses importantes à nous dire. Sinon...

Falkenbourg : S'il souhaite nous réunir y compris notre Evêque cela n'est pour nous conter des amusettes.

Ludenbar : Ne peut-on l'aller chercher pour le ramener entre deux sergents ?

Hoffmann : Toujours vos douces méthodes, Ludenbar. En passant par la case prison peut-être ? (Ludenbar lui tourne le dos)

Wolfram : Il ne saurait tarder... En attendant, monsieur le bourgmestre, avez-vous réfléchi à propos de la supplique de nos barbiers ?

Falkenbourg : Rafraichissez-moi la mémoire, conseiller Wolfram.

Wolfram : Le poil dans les oreilles.

Falkenbourg : Ah ! Cela ne va pas recommencer !

L'Evêque : Le poil dans les oreilles, dites-vous ? Voilà qui est en effet très important. Sans trahir le secret de la confession, je puis certifier que nos concitoyens ont ceci bien en tête.

Gotring : (hilare) Certes, Monseigneur, certes. C'est comme le monotone métier de soldat ; cela peut être parfois empli d'un certain danger.

Falkenbourg : Vous êtes stupide, Gotring !

Gotring : Je vous en remercie, monsieur le bourgmestre.

Falkenbourg : Pourquoi faut-il que je sois entouré d'autant de bas-du-plafond ?

L'Evêque : Allons, monsieur le bourgmestre, faites confiance en le Très-haut. N'a-t-il pas envoyé la colombe de l'Esprit-Saint le jour de la Pentecôte sur les Apôtres afin de leur insuffler la Grâce ?

Falkenbourg : Si tel est le cas, ce sera une nuée de colombes qu'il nous faudra.

Ludenbar : Monsieur le bourgmestre vous nous insultez !

Hoffmann : Nous pourrions démissionner.

Wolfram : Surtout vous, Hoffmann.

Gotring : Pour perdre nos indemnités ? Ah ça non alors !

L'Evêque : (amusé) Je commence à mieux comprendre votre mode de gouvernement Berthold Von Falkenbourg : *Divides ut regnes.*

Ludenbar : Qu'est-ce qu'il a dit là ?

Hoffmann : Je crois qu'il s'agit de latin.

Falkenbourg : Aucune importance. Ceci aurait pu être aussi bien du grec.

L'Evêque : A votre convenance : *Θεοὶ κλέπτουσι τὸν ἀνθρώπων νόον.*¹

¹- Prononcer : Theoi kleptousi ton antropon noon.

Gotring : Peut-on nous dire ?

Sandor : (entrant) Cela signifie les dieux volent l'esprit des hommes. Tout-à-fait approprié, Monseigneur.

Falkenbourg : Je n'aime attendre, Maître Sandor.

Ludenbar : Moi de même. J'espère que vos nouvelles sont concluantes.

Sandor : On ne peut mieux. (un silence)

Falkenbourg : Mais encore ?

Sandor : L'horloge est réparée. (un silence puis tous rient)

Hoffmann : Vous vous moquez Maître Sandor ! Si l'horloge était réparée on entendrait son tic-tac et elle sonnerait.

Sandor : J'ai dit qu'elle était réparée ; je n'ai point précisé quand elle va marcher à nouveau.

Gotring : Il y en a assez à la fin ! Ce charlatan ne cesse de tourner autour du pot. Il nous roule dans la farine. Aux mines !

L'Evêque : Laissez-le parler.

Falkenbourg : Sachez cependant que vos paroles pourront vous être mises à charge.

Sandor : Je vois. (un silence) D'ici quelques instants l'horloge va se remettre en marche entièrement avec tous ses mécan-

ismes : les secondes, les minutes, les heures, les cycles de la lune et du soleil, les éclipses de ces astres ainsi que les orbites des planètes. N'oublions non plus les automates qu'avait prévus votre horloger Maître Pyr Fingerbold ; automates que j'ai réparés et quelque peu améliorés. En signe de votre gratitude, avec la bénédiction de votre Evêque ici présent, j'accepte votre rétribution ainsi que le sauf-conduit pour quitter le territoire de votre bonne ville de Limerick dès les festivités achevées.

Gotring : Quelle rétribution ?

Ludenbar : Quelles festivités ?

Hoffmann : Quel sauf-conduit ?

Falkenbourg : Vous êtes décidément fort habile, Maître Sandor. Je signerai en personne ce sauf-conduit ; les festivités dureront trois jours pleins au frais du conseil municipal afin de célébrer avec faste la reprise des affaires... Monseigneur l'Evêque nous fera certainement le plaisir d'une belle procession ?

L'Evêque : Vous pouvez y compter, monsieur le bourgmestre ; autant que je me nomme Reinulf Von Dammenbrett zu Dämonspiel.

Falkenbourg : Quant à la rétribution, que désirez-vous ?

Sandor : Une dot conséquente pour une certaine Ninette.
(tous toussent bruyamment)

Falkenbourg : De qui parlez-vous ?

Sandor : Elle a pour autre nom Velvet.

Wolfram : Nous ne connaissons point cette personne.

Sandor : Le nez vous allonge, conseiller Wolfram.

Falkenbourg : Accordé. Rien d'autre ?

Sandor : Pas que je sache.

L'Evêque : Velvet... Velvet. Ce nom sonne étrangement à mes oreilles. Plusieurs de mes paroissiennes m'ont dit certaines choses. Ne serais-ce point une fille publique ?

Sandor : Vous devez vous tromper, Monseigneur. D'habitude les filles publiques ne portent des noms pareils.

L'Evêque : Je vous crois sur parole. Je ne fréquente point de telles personnes.

Ludenbar : Vous devriez Monseigneur, pour leur salut et leur évangélisation. Je...

Falkenbourg : Taisez-vous, Ludenbar ! Bon et maintenant, Maître Sandor ?

Sandor : Tendez bien l'oreille messieurs. (on entend au début un tout petit bruit presque imperceptible puis une longue salve de claquements de crécelle, un grand coup de sonnerie qui ébranle tout suivi par le tic-tac de l'horloge lequel doit au début être très sonore puis devenir comme celui d'une simple horloge de salon)

Wolfram : Elle remarque !

Hoffmann : Elle... Elle fonctionne.

Gotring : Merveille ! Il a réussi !

Ludenbar : Malheur, il l'a dépannée !

L'Evêque : Miracle ! C'est un miracle !

Falkenbourg : Félicitations, Maître Sandor. J'avoue que je n'y croyais nullement. Mais... Mais que faites-vous Ludenbar ?

Ludenbar : (commençant à manger son chapeau) J'avais parié avec Hoffmann que si l'horloge repartait je mangerais mon chapeau. Je m'exécute.

Falkenbourg : Pathétique ! (un silence) Or bien, Maître Sandor nous brûlons tous de savoir comment vous avez fait.

Wolfram : Oh oui ! Dites-nous !

L'Evêque : Dieu vous a exaucé, mon fils !

Sandor : Si cela vous fait plaisir.

Gotring : Allons, nous vous en prions.

Ludenbar : (entre deux bouchées) Urt... Urt, je veux savoir.

Sandor : Que faites-vous lorsque de façon manifeste tout paraît en ordre mais que rien ne marche ? Que vous avez vingt fois, cent fois vérifié vos schémas, vos calculs, vos mécanismes, vos plans et toujours rien ?

Falkenbourg : On recommence jusqu'à ce que cela fonctionne, en outre on y met du monde.

Sandor : Non. C'est ici que notre conception de l'Ordre diffère, monsieur le bourgmestre. Il faut de la finesse, de l'imagination, un zeste de je-ne-sais-quoi qui fait toute la différence entre l'ordre établi face à la délicate alchimie des jours qui passent.

Falkenbourg : Peut-être. Poursuivez, je vous prie.

Sandor : J'en suis venu ainsi à imaginer l'inimaginable : si toute l'horloge était bonne, en ordre de marche depuis toujours comme l'avait fabriquée votre horloger et qu'elle ne fonctionnait, la raison résidait autre part.

L'Evêque : Fort judicieuse déduction mon fils ; emplie de divine logique !

Sandor : J'ai commencé à observer les choses autrement ; me disant qu'il fallait envisager un corps étranger.

Ludenbar : Tous les ennuis viennent de l'étranger !

Falkenbourg : Silence ! Achevez, Maître Sandor.

Sandor : Quelque chose empêchait l'horloge de se mouvoir ; ce quelque chose n'était pas forcément très gros. Ce pouvait être petit, discret, sans importance.

Ludenbar : (achevant son chapeau) Grumpf ! Passionnant. Je sais ce que c'était : un pigeon mort !

Gotring : Non. Un outil, un outil oublié dans un quelconque mécanisme.

Hoffmann : Un morceau de plâtre tombé de la voûte.

Wolfram : Mais quoi que ce soit comment avez-vous fait pour trouver l'aiguille dans la botte de foin ?

Sandor : Cela brillait, messieurs, d'un bel éclat doré. (il tire de sa poche un long clou d'or d'une vingtaine de centimètres)

Tous : Ah ! Oh ! Incroyable ! Qui l'eut cru ?

Sandor : (leur tendant le clou qu'ils se passent de main en main en l'examinant) Bien sûr. Un long clou en or. Oui, de l'or pur, messieurs. De quoi bloquer le mécanisme entier sans aucune corrosion.

Falkenbourg : Un acte de sabotage en fait.

Sandor : Disons un acte de malveillance répétée puisque de temps à autre le clou s'ôtait puis remettait en place afin de vous occasionner ces désagréments.

Falkenbourg : Vous avez une idée de qui cela peut être ?

Sandor : (le fixant intensément tout en s'approchant de ce dernier) J'ai une petite idée. Probablement plusieurs personnes qui avaient intérêt à arrêter l'horloge quelque temps.

L'Evêque : Dix ans, tout de même. Mais dans quel but, mon fils ?

Sandor : Le pouvoir, Monseigneur. Toujours le pouvoir.

Falkenbourg : (lentement) Et à présent, Maître Sandor ?

Sandor : Mais rien, monsieur le bourgmestre sinon que les affaires reprennent. (tous les conseillers se congratulent alors en se serrant les mains en une sorte de ronde joyeuse)

Les conseillers : Les affaires reprennent ! Les affaires reprennent ! Enfin ! Bénis soient le Ciel et Maître Sandor !

Falkenbourg : Vous n'avez vraiment point d'idée plus précise quant aux coupables de cette triste plaisanterie ?

Sandor : La chose ne me concerne pas, monsieur le bourgmestre. Il vous appartient de diligenter une enquête minutieuse.

Falkenbourg : Comptez sur moi.

Sandor : Je présume quelle sera longue.

Falkenbourg : Le temps qu'il faudra.

Hoffmann : Toutefois je regretterai les chandelles.

Sandor : Voilà bien le progrès, conseiller Hoffmann. Votre gendre pourra se reconvertir dans les lubrifiants. Une horloge a toujours besoin d'être entretenue avec l'huile la plus fine, la plus chère.

Hoffmann : Je vous baise les mains, Maître Sandor !

L'Evêque : Les fidèles n'oublieront plus l'heure de l'Office.

Gotring : Les boulangers vont à nouveau cuire leur pain à point.

Hoffmann : On servira les déjeuners à midi sonnant.

Wolfram : Et les diners à vingt heures.

Ludenbar : Finies les corvées de chandelles !

Falkenbourg : Oui. Fini tout cela. Mais dites-moi, Maître Sandor (il examine le clou d'or) comment avez-vous pu voir ce clou perdu au beau milieu de cette vaste mécanique ?

Sandor : J'ai usé d'un miroir réfléchissant.

Falkenbourg : Vraiment ?

Sandor : Un de ces petits miroirs qu'ont les femmes pour inspecter leur visage. En orientant la lumière un peu partout sur le grand mécanisme du premier étage.

Falkenbourg : Bien sûr. Bien sûr. (Sandor lui reprend le clou d'or) Ceci dit si ce clou avait été d'un autre métal vous ne l'auriez peut-être point détecté.

Sandor : Sans doute non. Toutefois il ne pouvait qu'être en or.

l'Evêque : Pour quelle raison, doux Jésus ?

Sandor : L'or ne se corrode jamais, Monseigneur ; il ne s'altère en aucune façon. Sur une telle durée la chose compte.

Falkenbourg : Un plan diabolique, en vérité.

Sandor : Le mot s'avère des plus juste.

Falkenbourg : Comment avez-vous fait pour l'ôter sans que l'horloge reprenne immédiatement sa course ?

Sandor : Un morceau de glace disposé sur la dent suivante de l'engrenage. Une fois le clou d'or retiré, la glace a arrêté le mécanisme jusqu'à temps de fondre en totalité. Ceci m'a donc permis mon petit effet de tout-à-l'heure.

L'Evêque : Le fait me dépasse un peu, je l'avoue. Mais enfin tout rentre dans l'ordre ; nous pouvons nous en réjouir.

Sandor : Certes, l'Ordre... Je crois que je préférais avant.

Falkenbourg : Pour une fois je suis d'accord avec vous Maître Sandor. Allons, messieurs les conseillers, Monseigneur Evêque, allons préparer ces festivités. J'entends déjà monter la liesse populaire ; nous devons nous montrer. Viendrez-vous avec nous, Maître Sandor ?

Sandor : Non, je n'y tiens guère. Permettez que je reste dans l'ombre. Puis, je suis un étranger...

Ludenbar : Il a raison.

L'Evêque : Votre modestie vous honore, mon fils.

Sandor : Je préfère le mot prudence.

Hoffmann : Que voulez-vous dire ?

Sandor : Lors des fêtes il peut se passer bien des choses.

Falkenbourg : À votre guise. Venez tous messieurs. (ils sortent)

L'Evêque : À moi vous pouvez le dire, Maître Sandor. Qui a fait le coup ?

Sandor : Vous ne le répèterez point ?

L'Evêque : Je vous le jure par la Très Sainte Eucharistie et la tunique sans couture de Notre-Seigneur réunies.

Sandor : **Le** Diable, Monseigneur.

L'Evêque : Je m'en doutais. Mais il ne vient s'il n'y est invité.

Sandor : Il paraît.

L'Evêque : J'en connais un qui va copier au moins dix mille lignes. (il sort)

Sandor :

LE BONHEUR

Toujours faut-il se souvenir des tristes aventures
désormais, je le sais le Printemps va revenir
comme un bel oiseau peint de couleurs vives
l'eau libérée me le ramènera !

Ainsi d'un seul regard sur le ciel bleu
je me souviendrai de la mer dont je suis privé
et la nuit me saluera de son casque d'argent
laissant à mes pieds la terre sombre du pays retrouvé.

Et le vieil homme que j'étais rajeunira
parce que marcher veut dire malgré toute crainte

sans cesse combattre avec des armes sonores
mille paroles qui n'ont pas de prix.

Le Printemps fait de lenteur, de souffle aimant
de choses infimes qu'il faut assembler
comme une nef tirée du bois mort
percé de clous forgés dans le froid de l'hiver.

Pour cela je vais devoir gravir les pentes du vertige
affronter la solitude des espaces du sommeil
mille regards de glace acérés y compris celui de ceux
que j'aime
le Printemps n'a d'harmonie, il possède sans partage.

Ainsi ce bonheur nous reviendra
m'enlevant encore à cet instant de son paraître
un peu plus de cette vie qui m'accable
pour quelques fleurs et quelques chants de passereaux.

L'air devenu doux se fera caresse
les jeunes gens seront les yeux au ciel
et ma félicité sera de les voir s'assembler
rêver à ce que j'ai rêvé autrefois.

Alors mes mains prendront deux poignées de cette glèbe
noire
ma voix chantera le retour de ma triste fatigue
pour cette fois encore j'aurai gagné cette faveur des dieux
imaginer le vent qui te portera, mon douloureux bonheur !

(un silence. Sandor s'assied lentement et met son coude sur
la table, la main sur la joue comme s'il sommeillait.) Jour
bienheureux éclôt du rêve du poète ; jour d'espérance à

nouveau je puis vivre ! Et que faire de cette vie nouvelle ?
Il en est ainsi du travail accompli, des œuvres fastes vécues
heure par heure. On croit que d'autres les ont vécues...
(la lumière baisse d'intensité et Sandor met la tête sur ses
bras croisés. Entre Velvet très doucement sur la pointe des
pieds)

Velvet : Voilà, tu as réussi, mon cher Sandor. Tout va désor-
mais comme il se doit et comme il faut. Le tic-tac de l'horloge
berce nos consciences, fait de nos âmes de vrais petits
soldats tout cela grâce à toi. Je vais y perdre plus que ma
situation ; je vais être chassée d'ici pour revenir dans la boue
des champs, au milieu de la pluie et du cri des bêtes. Ma
mère m'insultera parce que je ne rapporte plus d'argent et
mes frères me mépriseront pour ce que j'ai fait avec ces
bourgeois. Toi tu peux triompher comme un homme sait le
faire, sans se soucier des humbles, des faibles, des causes
perdues. Tu peux être fier de toi, Mécanome !

Sandor : (se relevant) En voilà des reproches ! Ne perdez
aucun courage avant de m'avoir entendue, belle amie.

Velvet : Je ne suis point votre amie.

Sandor : Alors vous êtes préférée.

Velvet : Prémférée ?

Sandor : Oui. A tous les autres.

Velvet : Ceci ne changera rien.

Sandor : Détrompez-vous. J'ai aussi pensé à ce petit détail
non négligeable.

Velvet : Lequel ?

Sandor : Votre avenir ; votre sécurité.

Velvet : Se pourrait-il que vous ayez quelque souci de moi ?

Sandor : À peine.

Velvet : Moquez-vous, Maître Sandor !

Sandor : Je m'en garderais bien. (un silence)

Velvet : Mon avenir dites-vous.

Sandor : Votre avenir est assuré.

Velvet : Je n'en crois rien.

Sandor : Pourtant grâce à ceci... (il tire de sa poche un petit carnet noir)

Velvet : Qu'est-ce donc ?

Sandor : Ce que j'ai découvert dans le compartiment secret en dessous du coq de Saint Pierre, tout en haut de l'horloge.

Velvet : Une cache de l'horloger !

Sandor : Maître Pyr Fingerbold avait tout prévu sauf de mourir soudainement. Ce petit carnet contient certaines bonnes combinaisons pour les vingt ans à venir.

Velvet : Les combinaisons ?

Sandor : Oui, les bons numéros de la tombola qui a lieu de jour de la fête-Dieu à Limerick.

Velvet : Mais cela représente beaucoup d'argent !

Sandor : (lui donnant le carnet) Assurément.

Velvet : Mais... Je ne peux... Comment...

Sandor : Voici votre avenir avec votre sécurité, Ninette. Il est évident que le bourgmestre ne vous donnera un seul sou ; il ne tiendra aucune promesse. Par contre ceci vous fera riche et respectée ; il suffira toutefois de faire en sorte de toucher le gros lot de temps en temps grâce à des personnes de confiance à qui vous donnerez un petit quelque chose.

Velvet : Pourquoi ne le gardez-vous point pour vous ?

Sandor : Je n'en ai nul besoin. Ensuite que voulez-vous que je fasse de tout cet argent inutile ? Vous avez, je crois, une famille nombreuse à vêtir, à entretenir, à éduquer, à établir dans le monde.

Velvet : Je ne sais que dire.

Sandor : Un seul mot : merci.

Velvet : Merci, très cher. (un silence) Pourquoi ne pas venir avec moi ?

Sandor : Je vous l'ai dit, je crois.

Velvet : C'est triste.

Sandor : Mais non. Mais non. Vous aurez un grand choix de prétendants.

Velvet : Ils en voudront à mon argent.

Sandor : Voilà une possibilité.

Velvet : Je leur dirai de voir avec ma mère.

Sandor : Je ne connais pas votre mère mais je devine qu'elle saura faire ce qu'il faut. (ils rient)

Velvet : Sandor.

Sandor : Oui, Velvet.

Velvet : Venez.

Sandor : Hélas non ; je ne puis.

Velvet : Qui vous retient ?

Sandor : Une dernière chose à faire avant de reprendre ma route.

Velvet : Laquelle ?

Sandor : Quelqu'un m'a fait une promesse et il doit la tenir.

Velvet : (lui prenant les mains) Alors, adieu très cher.

Sandor : Adieu, beauté. Soyez heureuse ; si vous venez malheureuse vous aurez affaire à moi.

Velvet : (lui pressant les mains) Vous reviendriez si je l'étais ?

Sandor : Bien entendu.

Velvet : Maintenant je suis vraiment presque libre. Dites-moi, ces numéros de loterie ; comment cela se fait ?

Sandor : Les mathématiques, ma chère ; les mathématiques.

Velvet : Oui. J'oubliais ; les mathématiques (elle sort lentement en se retournant plusieurs fois pour le regarder. Il lui dit adieu de la main.)

Le fantôme : (surgissant d'un coup) Vous avez donné à cette femelle toutes mes belles formules !

Sandor : Qu'en auriez vous fait puisque vous voilà mort ?

Le fantôme : Enfin, cette folie n'est point raisonnable !

Sandor : Ah oui, pourquoi ?

Le fantôme : Elle va en faire mauvais usage !

Sandor : Qu'en savez-vous ?

Le fantôme : Une fille publique finit toujours en dame patronesse.

Sandor : Velvet ne sera point ainsi.

Le fantôme : Je ne sais ce qui m'empêche de la hanter.

Sandor : Vous ne le ferez aucunement .

Le fantôme : Qui m'en empêchera ?

Sandor : Mais vous-même.

Le fantôme : Porc-épic et pâle endive ! Voici du fort de café ! Je m'interdirais de hanter cette grumelle qui va profiter indue-ment de ma martingale, de mon joujou-tabou, de mon suçon à sous !

Sandor : Oui.

Le fantôme : Ah bon.

Sandor : C'est comme ça.

Le fantôme : Hum. Bien... Comment avez-vous trouvé le mécanisme pour la cachette ?

Sandor : Vous êtes un grand romantique, Maître Fingerbold.

Le fantôme : On me l'a dit naguère.

Sandor : Le coup d'abaissier les ergots du coq, tout de même !

Le fantôme : On ne se refait pas .

Sandor : Moi, j'aurais un peu compliqué le problème.

Le fantôme : J'ai pensé que personne ne monterait jusque là.

Sandor : Je n'ai jamais eu le vertige.

Le fantôme : N'empêche, vous auriez dû prendre ma formule. Cela m'aurait, disons, satisfait.

Sandor : Voyons, cher Pyr, elle en avait besoin.

Le fantôme : (venant tout près de Sandor) Un idéaliste, hein ?

Sandor : Des fois.

Le fantôme : On ne peut rien contre les idéalistes ; ils mettent tout sans dessus dessous.

Sandor : Encore heureux.

Le fantôme : Vous allez partir, Maître Sandor ?

Sandor : Cela dépend.

Le fantôme : Mais de quoi ?

Sandor : Je suis un étranger. On n'aime point les étrangers à Limerick ; tôt ou tard ils me trouveront un beau costume de coupable, quitte à le tailler sur mesure.

Le fantôme : Vous les connaissez bien à ce que je vois.

Sandor : Peu de temps suffit à comprendre leurs manières. Ils veulent tout contrôler y compris les esprits.

Le fantôme : Cela importe-t-il vraiment ? Quand on fait son travail...

Sandor : Aimeriez-vous tant le petit esprit, Maître horloger ?

Le fantôme : De mon vivant je ne me suis jamais tant préoccupé de ces choses. J'avais à faire ; ils payaient, non sans rechigner je vous l'accorde. Mais maintenant que j'ai tout mon temps, je vais y réfléchir.

Sandor : Pardonnez-moi de vous avoir précédé en ce sens.

Le fantôme : Moquez-vous ! Appliquer sa pensée à un bel ouvrage vaut bien une quelconque considération.

Sandor : Bien évidemment, tant que l'on ne vous vole vos idées !

Le fantôme : Enfin, si vous partez je vous regretterai. Avec qui vais-je pouvoir parler métier, moi ?

Sandor : Peut-être nommeront-ils un nouvel horloger ?

Le fantôme : Par Saint Lip ! Je n'en crois rien : l'occasion est trop belle de faire cette économie. De plus mon horloge ne tombe jamais en panne.

Sandor : Sauf si on lui dispose un beau clou d'or comme celui-ci. (il lui montre le clou)

Le fantôme : C'était donc ça !

Sandor : Tout juste.

Le fantôme : Si je n'étais en l'état d'ectoplasme je vous serrerais dans mes bras !

Sandor : Admettons que vous l'avez fait.

Le fantôme : Il fallait y penser ! Un clou en or !

Sandor : Justement, il ne fallait aucunement penser.

Le fantôme : Merci. Cent mille fois merci, Maître Sandor et pardon pour ma colère de tantôt. Après tout, cette femme mérite quelque douceur pour vivre.

Sandor : Que voilà un bon élan du coeur, cher collègue.

Le fantôme : Je dois à présent vous laisser. D'abord parce que je déteste les départs, ensuite j'exècre les voyageurs.

Sandor : (riant) Casanier que vous faites ! Promettez-moi d'en hanter quelques-uns dans cette ville. Moi je me charge de hanter le reste du monde.

Le fantôme : Promis. Adieu l'étranger.

Sandor : À bientôt, Maître Pyr. (le fantôme disparaît. Un silence)

Plus tard quand je me souviendrai
en cet instant il me viendra sourire
en me disant bonheur c'était
et des hauteurs que j'aurai atteintes
je contemplerai tout le passé splendide à mes pieds.

À ce moment, je l'espère, ma coupe sera vide
sans le regret de l'avoir bue avec son amertume
ce sera le printemps et une dernière fois j'acclamerai
les beaux oiseaux, les fleurs merveilleuses
dont je suis privé dès à présent.

Au beau milieu de tout cela je n'aurai rien à faire
pour ceci je mourrai peut-être à moins que je décide
de repartir à ta recherche, toi la beauté laissée ici
dans la vile paresse des hommes malhonnêtes
et le vent subtil m'y aidera !

Feliscio : (faisant apparition très soudainement et applaudissant)
Magnifique ! Non seulement tu fais des mathématiques mais
tu es poète.

Sandor : Mathématiques et Poésie sont une même chose.

Feliscio : Si tu le dis. (un silence) Tu as trouvé le clou ! Tu es
très intelligent !

Sandor : Oui. Je sais.

Feliscio : Comment as-tu fait ? Je l'ai déplacé au moins cent fois.

Sandor : Le hasard. Je cherchais ce qui brille dans toute cette obscurité.

Feliscio : Cette vieille rengaine aurait donc encore cours.

Sandor : La preuve.

Feliscio : Je n'ai guère l'habitude de perdre et je n'aime point cela.

Sandor : Tu as fait une promesse.

Feliscio : Oui. Oui. On y vient mais ôte-moi d'un doute.

Sandor : Je t'écoute.

Feliscio : Qui es-tu vraiment ?

Sandor : Je te l'ai dit déjà : un errant. D'ailleurs, je m'en vais repartir bien vite.

Feliscio : Finalement je te chasse d'ici ; cela m'attriste. Parmi tous ces gens il n'y a que toi de vivant.

Sandor : Console-toi ; parmi les miens j'ai toujours un endroit où aller. Ensuite les affaires vont reprendre, toutes les affaires. Cela ne m'intéresse en rien.

Feliscio : Même le spectacle de leurs manigances ?

Sandor : Elles sont à perpétuité aux dépens des petits.

Feliscio : Les petits savent sans faute se défendre.

Sandor : J'aimerais en être assuré.

Feliscio : Ils font comme moi ; ils rusent. Ils deviennent rats et souris, se fauillent dans l'ombre, profitant de la moindre miette tombée de la table des puissants ou des parvenus.

Sandor : Faisant ainsi place nette. Tu n'as pas tort **le** Diable. Maintenant tiens ta promesse, veux-tu ? (un silence)

Feliscio : (fermant les yeux et inspirant longuement) Voilà, c'est parti. Tu sais que je te regretterai.

Sandor : En es-tu sûr ?

Feliscio : Je le crois. Parce que je ne demeurerai point longtemps à l'état de rongeur ; voilà un emploi bien ordinaire et casanier. Tu es décidé à ne vouloir m'accompagner ?

Sandor : Cheminer avec **le** Diable s'avère périlleux.

Feliscio : Certes. Mais comment sauras-tu que tu es encore intelligent si tu n'as personne avec qui te méprendre ?

Sandor : Il suffira d'être à la Poésie.

Feliscio : Je vois ! La Poésie, cette fille lointaine.

Sandor : Voici au moins une chose qui t'échappe.

Feliscio : Qu'en sais-tu ?

Sandor : Je le sais parce qu'elle était là avant toi, avant moi.

Feliscio : Tu n'as pas tort, l'ami. J'en fais parfois pour me délasser.

Sandor : Très drôle !

Feliscio : Bon, allez. A ton Dieu, Mécanome ; j'ai à faire. (il commence à se courber)

Sandor : Si tu souhaites, **le** Diable. Après tout c'est bien toi qui le fréquente.

Feliscio : Tu sais, avec les vieux... (il a des mouvements désordonnés de tête)

Sandor : Il se porte si mal que cela ?

Feliscio : Il est surtout inamovible.

Sandor : J'imagine que la place est bonne après tout.

Feliscio : Oui mais il n'y a pas d'avancement. (un grand coup de cloche retentit, il disparaît ; un gros rat traverse alors la scène)

Sandor : Si tu veux faire rire les dieux, parle-leur de tes projets... (un silence) Hélas, tout est mensonge ! (Sandor va chercher dans un coin de la scène une grande malle qu'il traîne vers le centre de celle-ci et il s'y assied, riant doucement) Tu vois l'ami, j'ai tout perdu et tu as tout perdu. L'histoire se termine : l'Ordre en sort vainqueur une fois encore. Les riches vont pouvoir continuer d'être riches, les pauvres à être pauvres ;

tout ceci à l'heure dite ! Tu vas sortir d'ici rassuré par le ciel bleu, les belles paroles échangées, le sentiment du devoir accompli ; toutes ces choses qui font qu'une vie s'écoule sans encombre paraît-il... Tu vas revenir chez toi, dans ton lit où tu te glisseras alors que moi je vais errer de par le monde dans la froideur de l'hiver ou la touffeur de l'été. Sans ainsi te retourner tu mèneras ta vie comme tant d'autres avant toi et après toi le feront. De toutes les façons vas-tu me dire, nous tomberons tous dans le soleil. (un silence) Et si moi je te dis que je déteste l'Ordre, celui que l'on veut imposer à ma manière de regarder les choses ? Et si je n'ai nulle envie que l'on fasse mon bonheur ? Et si j'ai envie de me souvenir de celles que tous auront oublié ? Ah ! Il y a tant de Berthold, d'Hoffmann, Gotring, Wolfram et Ludenbar ! Nous leur volons en un jeu de menteurs ou de ruse les quelques moments de dignité qu'il nous faut ! (un silence) Car quel mensonge avez-vous fait en lequel désormais vous croyez ?

Tu vois l'ami, le chemin de Liberté est long, nécessaire mais il s'environne partout de la Beauté. Et la Beauté est comme une goutte d'eau qui nous donne une idée de la mer elle-même ; la mer qui nous possède tous. (Sandor tape sur la malle et elle sonne avec un bruit sourd et creux)

Il n'y aurait donc point d'espoir ? Quelques moments seulement nous seraient octroyés où l'on s'enrichirait pour tout perdre ensuite, s'anéantir... Pour à nouveau nous assembler dans le ventre de nos mères ? Tous les jours j'étais roi quand nous étions enfants... Allons, il faut partir sinon ils vont me prendre à heure dite ! Je... (Sandor fait alors un Miaou de chat amoureux au mois de mars puis rit)

Voici tant qu'il me reste un peu de ma parole
ce que je peux te dire, l'ami :

Ne cesse pas de regarder le ciel changeant
tu y trouveras toute réponse
couché dans le fossé où tu sauras dormir
parce que nul ne voudra de toi.

Ne dis aucun mot sans la Beauté sonore
qui ressemble à la blanche hermine
toujours lovée dans les bras de l'aimée
chacun de tes chemins en sera pavé d'or.

Partage ce que tu dois et tâche d'être au midi de ton
ombre
le reste n'est pas autre chose que vain discours
tout habillé de ta lente misère
je t'aime ainsi ; étranger venu de loin.

Si je t'accueille comme je l'ai été
toi aussi tu accueilleras d'autres toi-même...

Ceci pour dire... (nouveau miaulement. Sandor met les mains
devant sa bouche et s'en va en trainant la malle, le dos courbé
comme un chat en maraude. Trois coups de cloche résonnent
alors puissants et graves)

NOIR

grand bruit de crécelle qui dure une minute.



Cinquième mouvement pendulaire et aléatoire – Epilogue Triomphaliste.

La scène est obscure sauf une plage illuminée et un pan de mur. Un bras isolé va abaisser le levier du mécanisme faisant sortir les automates de la paroi. Le chevalier s'est transformé en homme de la Belle Epoque, élégant, portant moustache et le chapeau melon ; la dame est devenue une demoiselle marchande des quatre saisons, très jolie, alerte avec un châle et un bouquet de fleurs. L'Empereur est toujours le même, endormi sur son trône, en armure avec la couronne impériale, la tête appuyée sur sa main.

La demoiselle : Ah ! Ce n'est pas trop tôt ! J'ai cru qu'ils ne nous sortiraient jamais de ce placard à balais.

L'homme : Ouf ! On respire enfin ! Nous allons pouvoir nous amuser un peu. (il sort de son chapeau trois oranges, se met à jongler avec elles)

La demoiselle : C'est bien joli ce que vous faites, mon bon monsieur.

L'homme : (tout en jonglant) D'autant plus beau que cela ne sert à rien.

La demoiselle : Des oranges ! On m'en donnait à Noël avec du chocolat chaud lorsque j'étais petite.

L'homme : Je parie qu'elles n'avaient pas le même goût que maintenant.

La demoiselle : Je ne m'en souviens guère, en vérité. Peut-être étaient-elles plus sucrées.

L'homme : Je ne vous le fais pas dire.

La demoiselle : Vous jonglez toujours avec des oranges ?

L'homme : Non. J'ai essayé avec beaucoup de choses : des coloquintes, des œufs d'autruche, des pastèques, même des harengs saurs.

La demoiselle : Cela n'allait donc point ?

L'homme : Les coloquintes posaient problème car trop rugueuses et inégales ; les œufs d'autruche décidément étaient trop lisses : j'en faisais des omelettes. Cela contient au moins douze œufs de poule, vous savez ?

La demoiselle : Et les pastèques ?

L'homme : On s'y épuise littéralement. Quant aux harengs saurs cela sent trop mauvais ; alors que l'orange voici la chose parfaite ; par sa couleur, son aspect, sa rotondité. Et puis on imagine tout dans une orange : qu'elle contient un nectar délicieux chéri des dieux, une princesse endormie, des lutins facétieux...

La demoiselle : Vous êtes Poète !

L'homme : À mes heures cela m'arrive. Tenez, comme vous

m'êtes sympathique je vais vous en donner une pour l'amour de vous ; (il cesse de jongler et examine les oranges) Non, pas celle-là (il la jette au loin avec un bruit de verre brisé) Pas celle-ci non plus. (même geste avec un bruit de chute de meubles) Celle-ci fera l'affaire ! (il la lui donne en se courbant)

La demoiselle : (avec une petite révérence) Très aimable, monsieur. Monsieur ?

L'homme : On me nomme Truffauchokola.

La demoiselle : Quel nom étrange !

L'homme : Je ne l'ai point choisi.

La demoiselle : Il ne vous va si mal.

L'homme : Je m'en contente. (un silence)

La demoiselle : Savez-vous ce que nous faisons ici ?

L'homme : Nous sommes censés donner l'heure exacte.

La demoiselle : Mais à qui ?

L'homme : Mais à tous ces gens, en bas.

La demoiselle : Ces gens dans la pénombre qui nous regardent ?

L'homme : Oui. Ceux-là même.

La demoiselle : Fort bien, monsieur. Alors ne les décevons pas.

La demoiselle et l'homme : (mettant les mains en porte-voix)
Bonnes gens il est... (donner l'heure du moment présent)

La demoiselle : Vous croyez qu'ils ont bien entendu ?

L'homme : À n'en point douter.

La demoiselle : Or c'est tout l'effet que cela leur fait ?

L'homme : Apparemment ils sont un peu abasourdis. C'est grave de recevoir l'heure présente, là, tout-à-trac, en pleine figure...

La demoiselle : Vous voyez ? Ils ne s'en vont toujours pas.

L'homme : Alors il nous faut leur chanter une chanson.
(la demoiselle et l'homme chantent « Le Bourgmestre »)

Monsieur Cahot sut plaire
cahin-caha longtemps
ayant la maladie de la pierre
c'était un vrai tyran.

Il régna sur sa petite ville
avec sa troupe de forbans
le mensonge toujours habile
au bon peuple plaisant.

Mais tout a une fin
du serpent le sage rit
chaque mue ce malin
perd un peu de l'esprit.

Rien ne sert d'être en rage
il suffit donc d'attendre
que le ciel se dégage
le diable a la corde pour pendre.

Dans ce monde méchant et plein de préjudice
ayez-donc, bonnes gens, souci de la Justice
cultivez le plaisir de ce juste milieu
cette raison en vaut une autre sous les cieux.

(ils rient tous les deux)

L'homme : Ah ! Cela fait du bien. N'est-ce vrai, mademoiselle?
Mademoiselle ?

La demoiselle : Vous n'allez vous moquer ?

L'homme : Pour sûr, nenni !

La demoiselle : Je me nomme Zinette.

L'homme : (étouffant un rire) Voilà de l'original !

La demoiselle: Je ne l'ai pas choisi.

L'homme : Nous sommes donc, vous et moi, dans le même
cas. (l'Empereur se met à souffler très fort)

La demoiselle : Qu'il m'a fait peur ! Mais qui est-ce donc ?

L'homme : Je ne distingue assez bien. Approchons-nous. (ils
encadrent l'Empereur sur son trône)

La demoiselle : Oh ! Le vénérable vieillard ! Quelle étrange tenue !

L'homme : Il porte une armure, mademoiselle.

La demoiselle : Vraiment ? À quoi cela sert-il ?

L'homme : Autrefois on s'en servait pour se protéger lors des batailles rangées.

La demoiselle : Des batailles rangées ? Cela consistait en quelle sorte de jeu ?

L'homme : Or donc, on se disposait en pleine nature, généralement en deux groupes bien solides, face à face. On se disait des mots aimables puis on se tapait dessus jusqu'à ce que l'un des partis soit complètement à terre ou en fuite ce qui équivalait à la même chose.

La demoiselle : Voilà qui me semble bien stupide et barbare.

L'homme : Ceci se nomme la guerre.

La demoiselle : Vous avez déjà fait la guerre ?

L'homme : À ce jour pas encore.

La demoiselle : Je vous le déconseille vivement.

L'homme : Pourquoi ?

La demoiselle : Vous pourriez être occis ou mis en fuite.

L'homme : Certes. On ne sait jamais en temps de guerre ce qu'il va advenir de vous.

La demoiselle : Cette perspective me chagrinerait.

L'homme : Vraiment ?

La demoiselle : (caressant l'orange) Oui. Je serai seule pour dire l'heure car il ne faut pas compter sur ce vieil homme endormi.

L'homme : (regardant de près l'Empereur) Mais... Mais. Je me souviens ! Oui, bien sûr : c'est l'Empereur Frédéric Barberousse.

La demoiselle : Un Empereur !

L'homme : Il a vécu voici bien longtemps ; il a fait des choses extraordinaires, paraît-il. Puis il a disparu un beau jour et l'on dit qu'il dort sous une montagne pour, au moment venu, se réveiller afin de restaurer le Saint-Empire.

La demoiselle : Le Saint-Empire ? Je ne connais pas.

L'homme : Vous ne ratez rien de bien important. (un silence. Il la regarde de façon appuyée)

La demoiselle : (gênée) Oui, monsieur Truffauchokola ?

L'homme : Mademoiselle Zinette, si nous allions faire un tour de par le vaste monde ?

La demoiselle : Mais... Mais cela ne se fait comme on claque des doigts !

L'homme : Et pourquoi donc ?

La demoiselle : Qui va leur dire l'heure ?

L'homme : Ils se débrouilleront bien sans nous. Au moment où nous sommes ils doivent disposer de montres, de pendules, de chronomètres, de réveille-matins, de coucous suisses, de carillons, de cartels, de comtoises, que sais-je encore. Voulez-vous toujours passer votre vie au placard en compagnie de ce vieillard qui ronfle ?

La demoiselle : Ah ça non alors !

L'homme : (la prenant par les mains) Alors, allons-y tout de suite.

La demoiselle : Disons-lui tout de même adieu. Il a l'air si gentil.

L'homme : Tout le monde paraît gentil quand on dort.

La demoiselle : Monsieur Truffauchokola ne faites donc de mauvais esprit !

L'homme : Je m'en garderai bien. (la demoiselle et l'homme embrassent alors l'Empereur chacun sur une joue ; ils rient et partent en courant en se tenant par la main ; la demoiselle jette son bouquet. Un silence)

L'Empereur : (se réveillant lentement) Hum ! Hum-Hum ! Qui a osé me réveiller ? Comment se fait-il que ? Je dormais si bien ! (il regarde autour de lui, découvre le public) Mais... Mais me voici seul devant vous ! Enfin c'est le moment, n'est-

ce pas ? (il se lève et prend son épée) Au fait, le moment de quoi ? Peste ! Ce que c'est d'être réveillé en sursaut ! Bon, par Saint Georges, soyons à la hauteur. (il brandit son épée et dit d'une voix forte) Vive le fonds monétaire ! Non, ce n'est cela... Vive la Banque Centrale ! Non plus. Vive le prêt à taux zéro ! Décidément je n'y suis point. Vive le petit commerce de proximité ! (un grand silence)

Par les Saints Rois Mages, je ne me souviens plus de ce que je dois dire. (à ce moment le coq de l'horloge chante trois fois) Le coq vient de chanter ! Alors moi, Frédéric Barberousse, Empereur du Saint-Empire, si je n'ai rien à dire, céans je proclame : Vive l'Amour !

(il se fige ainsi, l'épée levée, debout devant son trône ; le bras abaisse le levier et il rentre dans la paroi. Le bras fait quelques moulinets puis disparaît. Résonnent alors les six derniers accords de la toccata en si mineur d'Eugène Gigout)

NOIR FINAL

Cette pièce de Théâtre a été écrite par Jean-Louis Augé. Elle a été achevée à Castres le 25 janvier 2017. Elle est très sincèrement dédiée à José Lémus, homme de Théâtre et amoureux du Bel Canto.



S.I.C.
Conclusus Est.

Aetas LXII.

